



HAL
open science

Écologisme et post-production dans le documentaire : le documentaire, un moyen de s'engager pour l'environnement

Chloé Lebette

► **To cite this version:**

Chloé Lebette. Écologisme et post-production dans le documentaire : le documentaire, un moyen de s'engager pour l'environnement. Sciences de l'Homme et Société. 2021. dumas-03441228

HAL Id: dumas-03441228

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03441228>

Submitted on 22 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LEBETTE Chloé

Montage et post-production

Écologisme et post-production dans le documentaire
Le documentaire, un moyen de s'engager pour
l'environnement

Aix-Marseille Université
Département Sciences, Arts et Techniques de l'Image et du Son (SATIS)
Mémoire de Master « Cinéma et Audiovisuel »
2020-2021

Directrice de recherche : Natacha Cyrulnik

Date de soutenance : 6 avril 2021

LEBETTE Chloé

Montage et post-production

Écologisme et post-production dans le documentaire
Le documentaire, un moyen de s'engager pour
l'environnement

Aix-Marseille Université
Département Sciences, Arts et Techniques de l'Image et du Son (SATIS)
Mémoire de Master « Cinéma et Audiovisuel »
2020-2021

Directrice de recherche : Natacha Cyrulnik

Date de soutenance : avril 2021

Écologisme et post-production dans le documentaire

Le documentaire, un moyen de s'engager pour l'environnement

Résumé :

L'objectif de neutralité carbone d'ici 2050 fixé par la France à la suite du Sommet de Paris en 2015 est mis en danger par un retard déjà constaté cinq ans plus tard. Afin de relever la barre, l'État compte sur un investissement plus prononcé des différentes industries. Les médias, et le cinéma en particulier, pourraient devenir de réels instigateurs d'une pensée plus respectueuse de l'environnement grâce à leur influence sur l'opinion publique.

L'objectif de ce mémoire est d'évaluer comment le documentaire peut participer à l'effort collectif. En partant des premières représentations de la nature au cinéma, jusqu'à l'engagement de certains documentaristes dans une forme de militantisme, nous établissons un lien certain entre le maintien du sujet « environnement » dans le paysage sociopolitique et l'augmentation actuelle du nombre de documentaires écologistes.

Ce lien soulève néanmoins une incohérence entre message porté et moyens de production mis en place. Le secteur audiovisuel étant désormais entièrement passé au numérique, l'utilisation des différents outils de post-production soulève la question de leur empreinte sur l'environnement. Nous cherchons ici à comprendre comment les professionnels de la post-production peuvent assumer leurs convictions écologiques en participant activement et de manière raisonnée à la fabrication de ces films porteurs d'un message écologiste.

Mots-clefs : Montage, post-production, documentaire, narration, écologisme, écologie, soutenabilité, environnement, engagement, action collective

Remerciements

Je remercie ma directrice de recherche, Natacha Cyrulnik, pour ses judicieux conseils et son accompagnement.

Merci également à Ecoprod pour leurs analyses préliminaires et Les Monteurs Associés pour leur aide dans les prises de contact.

Sans oublier la participation de Florent Gilard, Matthieu Lère, Clara Borgen, Valérie Lafrance, pour leur temps et leur partage d'expérience.

Un merci tout spécial à Julien Beaupé pour l'intérêt porté à mes recherches et mon projet professionnel.

Merci au département SATIS et aux camarades de spécialité montage pour leur soutien.

Introduction

Nous connaissons depuis plusieurs dizaines d'années une crise environnementale qui touche le monde entier. Bien que de nombreux scientifiques cherchent à faire passer des messages d'alerte face à l'urgence de la situation depuis les années 1970, l'oreille de l'opinion publique ne se tend que depuis ces dernières années. Différents mouvements collectifs, associations, se mobilisent jour après jour pour sensibiliser la population et trouver des solutions pérennes.

En parallèle à ce nouveau mouvement d'engagement environnemental, le cinéma et la télévision se mettent petit à petit à la page ; Film4Climate, Ecoprod, et tant d'autres acteurs, auteurs, producteurs et diffuseurs s'engagent pour une société et un milieu plus respectueux de notre planète. L'objectif serait alors de profiter de cette influence pour se mettre à la page, et travailler à intégrer le secteur dans la démarche nationale d'un objectif carbone neutre d'ici 2050.

Le monde de l'audiovisuel est un *médium* d'information et de narration qui touche la majeure partie de notre société, ce n'est pas un nouveau concept. L'écologie est maintenant un sujet d'actualité dans les médias, et la fiction autant que les films documentaires peuvent jouer un rôle dans l'évolution de l'opinion publique et améliorer la situation. Si le but de la fiction est de toucher l'affect du spectateur, le but du documentaire est de cibler sa raison, tout en restant dans une approche sensible. Les films documentaires sont de véritables outils de sensibilisation. Le cinéma peut être une passerelle vers l'écologie et vers les mouvements écologiques militants. À travers des chiffres, des faits et des images de notre réalité, les documentaires « écologiques » touchent et interrogent les spectateurs. Le documentaire nous donne l'opportunité d'élargir notre vision occidentale à d'autres populations qui vivent concrètement les effets du changement climatique. C'est un grand avantage pour la crise environnementale, car les différentes productions audiovisuelles ont un réel impact sur la société. Le documentaire est donc en première ligne pour sensibiliser le plus grand nombre. Les messages qu'il peut faire passer sont des clés vers une société plus propre, plus respectueuse et plus engagée de manière citoyenne et environnementale.

Des sujets de films plus écologiques ? Il en existe de plus en plus. Des tournages plus respectueux de l'environnement ? On en constate également beaucoup. Il y a donc une certaine cohérence entre l'objectif de faire un film qui éveille nos consciences écologiques et le réaliser avec des moyens techniques responsables, bien qu'on puisse remarquer parmi eux des productions sujettes au *greenwashing*. Cet effet de mode, qu'on traduirait par écoblanchiment, met à mal le nouvel engouement pour l'écologisme au cinéma. Selon le Larousse, cela correspond à une « utilisation fallacieuse d'arguments faisant état de bonnes pratiques écologiques dans des opérations de marketing ou de communication »¹. C'est un piège dans lequel les productions ne doivent pas tomber au risque de décrédibiliser toute une industrie.

Mais lorsqu'il devient de plus en plus facile de travailler responsablement sur les plateaux de tournage, souvent en équipe réduite dans le cas des documentaires, peut-on considérer que la phase de post-production suit la démarche écologique du film ? À travers ce mémoire, nous allons estimer à quel point il est possible de concilier convictions écologiques et carrière dans le documentaire. Nous chercherons à estimer la place que peut occuper un engagement personnel dans le monde du travail, et comment le cadre du documentaire offre des opportunités non négligeables dans l'intérêt de cet engagement dans le monde professionnel, que ce soit autant sur un plan personnel que sur un plan social.

Cela soulève une problématique : comment monter pour le documentaire en respectant ses convictions et son engagement environnemental ?

Être engagé dans son travail s'arrête-t-il à traiter de sujets de prévention, d'information sur l'environnement ? Est-il possible de ne vivre que de productions répondant à ses valeurs ? Comment concilier post-production et écologie, dans un environnement numérique et polluant ? Toutes ces réflexions soulèvent un paradoxe, entre message théorique et pratique technique et sur l'impact du monde audiovisuel sur la société.

¹ LAROUSSE Éditions, « Définitions : écoblanchiment - Dictionnaire de français Larousse », [en ligne], page consultée le 23/02/2021, URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9coblanchiment/10910961>.

Nous y répondrons en trois étapes. Tout d'abord, par une rétrospective historique et culturelle, pour replacer l'évolution du genre dans son contexte social. Comment le cinéma a-t-il jusqu'alors représenté la nature ? Comment l'identité du documentaire a évolué avec l'industrie ? Quel pouvoir détient-il comme objet de sensibilisation ?

Après nous être intéressés à la force d'engagement de leurs créateurs, nous verrons comment cela a mené les documentaristes actuels à s'appuyer sur ce genre pour faire passer des messages écologistes. D'où vient cette nouvelle vague de documentaires environnementaux ? Quelles sont les stratégies employées pour délivrer de tels messages ? Nous traiterons de l'écologie en tant que sujet de film, dans son sens premier « science ayant pour objet les relations des êtres vivants avec leur environnement »¹, en parallèle à son dérivé plus moderne, l'écologisme.

« Écologisme, n. m. : Position dominée par le souci de protéger la nature et l'homme lui-même contre les pollutions, altérations et destructions diverses issues de l'activité des sociétés industrielles. (L'écologisme a pris à partir de 1980 une réelle importance politique, d'abord en Allemagne, puis en France et dans l'ensemble de l'Union européenne. Dans les années 1990, son influence s'est concrétisée par la participation de partis écologistes dans plusieurs gouvernements européens) »².

Enfin, en prenant la température actuelle de l'industrie par rapport à l'urgence climatique pour déceler les comportements encourageants et leurs limites dans le monde de la post-production, nous chercherons à trouver toutes les pratiques applicables en post-production afin de participer à l'effort citoyen envers la planète. On ne traitera plus ici d'écologie en tant que science, mais d'écologisme en tant que courant de pensée œuvrant à la protection de la nature.

¹ LAROUSSE Éditions, « Définitions : écologie - Dictionnaire de français Larousse », [en ligne], page consultée le 26/01/2021, URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9cologie/27614>.

² LAROUSSE Éditions « Définitions : écologisme - Dictionnaire de français Larousse », [en ligne], page consultée le 26/01/2021, URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9cologisme/27617>.

NL'origine du documentaire écologique moderne

Pour comprendre comment le documentaire écologiste a pu naître et se développer aussi vite sur ces dix dernières années, il faut tenir pour acquis qu'il est le fruit d'une idéologie elle-même issue d'une notion scientifique. L'écologie est un terme inventé par un biologiste, Ernst Haeckel, au milieu du XIX^e siècle. Il s'agit d'une science pure, celle de la nature. On étudie les interactions entre le vivant et l'environnement¹. Cette science permettra vite de se rendre compte que l'humain a une emprise particulière sur son environnement. Par le biais de l'évolution de la représentation de cette relation au cinéma, puis la formulation d'une idéologie militante dans le secteur, cette première partie sera l'occasion de mieux comprendre la place que l'homme se fait dans la nature, et comment le XX^e siècle a été le siècle de balance entre rapport de force et engagement.

A) La place de la nature au cinéma

La nature n'a pas toujours eu une place d'honneur dans le 7^e art. Sa représentation a connu différentes utilités, différents sens au fil des périodes et mouvements cinématographiques. Daniel Bonvoisin, ancien journaliste, aujourd'hui expert en éducation aux médias, mais aussi professeur à l'Institut des Hautes Études de Communication Sociale a rédigé plusieurs articles sur la place de la nature au cinéma. Dans un premier article, *Le cinéma à la conquête des paysages de la nature*², il explique cette évolution. Partant des premières prises de vue des opérateurs Lumière, trimballant leur lourd matériel dans les villes, témoins d'une ère moderne et urbaine, la nature n'a pas vraiment sa place, même à la création des premiers studios où elle fait office de simple décor, parfois même simplement peinte en arrière-plan. Pendant longtemps, le sujet principal au cinéma reste le personnage. La nature n'a d'intérêt que de localiser une scène, une action. C'est dans les années 1920 que le

¹ DUPONT Philippe, *Étude du documentaire écologiste comme genre cinématographique et de ses impacts individuels et collectifs au sein du mouvement social*, mémoire : département d'Histoire de l'art et d'Études cinématographiques, Faculté des Arts et Science, Université de Montréal, 2011, p. 9.

² BONVOISIN Daniel, « Le cinéma à la conquête des paysages de la nature », in *Médias plus verts que nature - L'exploitation du thème de l'environnement dans les médias*, novembre 2013, n° 8, pp. 35-41.

cinéma se sert de la nature pour représenter des thématiques, des sentiments, du drame, de la poésie. Un paysage peut avoir alors un intérêt métaphorique.

On remarque que le cinéma occidental est en général régi par le naturalisme, un mode de pensée moderne qui oppose la réflexion humaine au reste du monde. Il établit une certaine dualité nature/culture, ou le milieu d'un individu peut influencer sur ses émotions, mais en laissant l'homme et son esprit au-dessus de toute chose, notamment grâce à cette capacité de ressentir des émotions¹. Cela se reconnaît dans l'art, notamment au cinéma, lorsqu'un état d'esprit peut déteindre sur un environnement, ou du moins quand cet environnement peut induire des indices sur une personnalité. Le cinéma se sert donc beaucoup de ces symboles livrés par la nature. La nature peut également incarner un personnage, la plupart du temps un ennemi : son immuabilité, implacabilité, permet de dévoiler le courage ou les défauts des protagonistes lorsqu'ils se mesurent à elle. Cela permet aussi d'ajouter un peu de spectaculaire.

« La nature au cinéma devient souvent le siège des luttes internes à l'homme, celle de la chair contre l'esprit, de l'animalité contre l'humanité, de la civilisation contre la barbarie, ou d'une harmonie oubliée contre l'aliénation moderne »².

Ainsi, la représentation de la nature au cinéma reste au service de la représentation de l'homme, mais le besoin de l'utiliser témoigne de l'emprise qu'elle a sur nos émotions et notre manière de voir les choses.

Lors de la deuxième moitié du XX^e siècle, les nouveautés techniques permettent un nouveau regard sur la nature : prises de vues aériennes, sous-marines, couleur, formats plus larges... on peut enfin représenter la nature telle qu'elle est et en tirer une esthétique. Alors que le western devient la pierre angulaire de la

¹ BONVOISIN Daniel, « Les fonctions narratives de la nature au cinéma », in *Médias plus verts que nature - L'exploitation du thème de l'environnement dans les médias*, novembre 2013, n° 8, p. 43.

² Daniel BONVOISIN, « Les fonctions narratives de la nature au cinéma », *art. cit.*, p. 47.

représentation de la nature au cinéma avec la représentation de ces immensités sauvage et du lien fort entre les populations autochtones et leur environnement, l'industrie du cinéma garde son objectif d'attirer le public grâce à des prises de vues inédites. Selon Daniel Bonvoisin, « la technologie de l'image a repoussé les limites de la représentation de la nature au-delà de la nature elle-même »¹. On cherche à montrer ce que l'œil ne voit pas forcément dans ce qui l'entoure avec des paysages incroyables, des lieux insolites, et l'arrivée des premières images de synthèse.

Le cinéma témoigne de l'évolution de la sensibilité de l'humanité par rapport à ce qui l'entoure : d'abord un intérêt certain pour la ville, l'industrie, qui cherche ensuite à s'évader dans les grands espaces, puis rêve en regardant les étoiles... Mais il faut faire attention à un certain paradoxe qu'on peut retrouver dans la représentation cinématographique de ces espaces naturels. La technologie nécessaire à ces représentations est en soi dangereuse pour la nature (par exemple des films à dimension écologique, anti-industrie qui sont pourtant des blockbusters nécessitant de gros moyens financiers et industriels). La nature n'est plus seulement montrée, elle est transformée, utilisée pour les besoins du film. Le cinéma a également tendance à avoir un regard scientifique sur la nature qu'il représente, et donc un regard de dominant. Daniel Bonvoisin dénonce donc une industrialisation de la représentation de la nature, un regard de domination et une esthétique exacerbée du réel qui découlent du cinéma qu'il appelle « de l'attraction »². Néanmoins, il faut comprendre que cela ne peut pas être que négatif, car le plaisir et l'intérêt que ces spectacles procurent au public ne sont pas négligeables. Le cinéma est simplement une preuve matérielle de la manière dont notre société réfléchit aux problèmes de l'environnement et à son exploitation.

Pourtant, nous pouvons être sûrs que le cinéma n'est pas né avec une aspiration écologiste : les premiers films issus de l'ère industrielle ont tendance à opposer la nature aux innovations technologiques (par exemple dans les westerns, la dualité entre les déserts sauvages et la présence évidente de trains). Les premiers films racontent donc des histoires de domptage, de domination de l'homme sur la nature. Pendant longtemps, l'écologie (dans le sens science de la nature) se limite au

¹ Daniel BONVOISIN, « Le cinéma à la conquête des paysages de la nature », *art. cit.*, p.39.

² *Ibid.*, p. 36.

rapport de force de l'homme face à la nature et comment les technologies et l'industrie sauvent ou facilitent la vie des populations reculées.

La Seconde Guerre mondiale réveille les premiers esprits écologiques et mène le public à se questionner sur le bienfondé des technologies et du modernisme. Au cinéma, la nature commence à se révolter contre l'homme (avec des monstres par exemple dans les films de science-fiction). La guerre froide ne calme pas les esprits, et le cinéma commence à présenter des scénarios de lutte contre la déconstruction de la société qui mène souvent les protagonistes à se réfugier dans la nature, loin des villes. C'est le début des films de fin du monde, qui témoignent des peurs contemporaines, mais en restant abstraites et bien loin des réelles crises.

Dans les années 80, le cinéma commence à traiter de l'actualité de manière plus concrète, et notamment environnementale, de la même manière que les esprits commencent à s'éveiller. C'est là que l'homme devient coupable des maux de la nature, qui s'en venge : c'est le début des films catastrophes. L'industrie y trouve un intérêt spectaculaire, esthétique, moral. La nature commence à avoir une conscience et un réel intérêt à éradiquer la race humaine.

« L'interprétation de la question environnementale a donc fortement évolué. Arrivée dissimulée derrière l'apologie d'un progrès technologique qui passe par la domination de la nature, elle profite des horizons inquiétants de l'énergie atomique pour s'inviter dans la spéculation fictionnelle. Visible, elle est d'abord projetée dans un futur plus ou moins lointain, puis elle s'actualise dans des thèmes médiatisés, contemporains et mobilisateurs d'opinions »¹.

Le cinéma a toujours pris part dans les évolutions de la société, il en est un témoin direct. Ainsi né pendant la révolution industrielle, il en a fait l'éloge et a également grandi en parallèle des thématiques environnementales et de la réflexion

¹ Daniel BONVOISIN, « L'écologie au cinéma », in *Médias plus verts que nature - L'exploitation du thème de l'environnement dans les médias*, novembre 2013, n° 8, p. 56.

écologique émergente. C'est le cas autant en fiction qu'en documentaire. On remarque également que le regard du documentariste est passé de la ville à la nature au fil des décennies. Le cinéma à ses débuts a été témoin de cette ère industrielle qui a marqué le début du siècle, tant par ses contenus que par les évolutions technologiques rapides qui lui ont permis de sortir des frontières des villes. Les premiers documentaires qui nous parlent de nature sont d'abord des films animaliers, mais ils ne sont pas encore centrés sur l'environnement, sur l'étude des animaux. Il s'agit plutôt de films colonialistes, présentant des expéditions, et encore une fois l'Homme comme dominant. La place de la nature dans le documentaire restera pendant des décennies un moyen de localisation, avant de passer à une mode des documentaires animaliers, telles des pages encyclopédiques, avant une prise de conscience environnementale tardive et encore timide à la fin des années 1960.

B) Du document au documentaire

Le cinéma est né à la fin du XIXe siècle dans les mains de grands innovateurs, dont les plus reconnus restent les Frères Lumière. Propriétaires d'une usine de photographie à Lyon, ils inventent le cinématographe, un système qui sert à la fois de caméra et de projecteur. Ils envoient alors des opérateurs dans le monde entier pour ramener des images. À cette époque, on ressent largement le lien entre la photographie et le cinéma. Les opérateurs ramènent ce qu'on appelle des « vues » sur le monde, ce sont des captations, comme en photographie, des « choses telles qu'elles sont »¹. Le lien avec l'art, notamment le théâtre, arrivera à peine plus tard, mais on peut considérer ainsi que le cinéma a d'abord existé sous forme de document, c'est-à-dire un « exemple, modèle, démonstration »² si on suit son étymologie latine *documentum*. On retrouve dans cette étymologie l'essence du cinéma des Frères Lumière et leur envie de représenter le monde, de montrer « la vie sur le vif ».

Cette idée de représentation se retrouvera dans le Pathé Journal créé en 1909, des actualités mises en première partie de séance. Ce format sera plus tard critiqué

¹ BRESCHAND Jean, *Le Documentaire : L'Autre face du cinéma*, Paris, Les Cahiers du Cinéma, 2002, p. 6.

² GAFFIOT, « GAFFIOT, dictionnaire latin-français : documentum », [en ligne], page consultée le 15/12/2020, URL : <https://gaffiot.fr/#documentum>.

comme trop centré sur le sensationnel et pas assez sur la réalité sociale. Le documentaire se distinguera des actualités en premier lieu grâce à une forme narrative qui le rapproche de la fiction. C'est ce qu'on remarquera dans *Nanouk l'Esquimau*, réalisé en 1922 par celui qu'on appellera le père du documentaire, Robert Flaherty. Dans ce film, Flaherty ne fait pas que documenter de la vie des Inuits. Il scénarise, il romanise, il dramatise même, dans l'optique de mieux toucher le spectateur afin de les sensibiliser à la dure réalité de ces populations. Le but de Robert Flaherty était de réussir à créer un fil narratif grâce aux populations qu'il filme, en les impliquant au maximum, en présentant un regard autochtone et non pas occidental¹. Ce film, à tendance ethnographique, témoigne également de la vision naturaliste de l'époque, représentant l'Inuit comme un héros luttant chaque jour pour sa survie contre la faim, le froid, avec un ennemi commun : la nature.

Le documentaire évoluera sous forme de perception anthropologique, poétique ou engagée du monde. Le passage au cinéma parlant apportera à la fiction les dialogues, mais le format lourd des premiers enregistreurs ne permettra pas tout de suite aux documentaristes d'enregistrer *in-situ*². On assiste à la naissance du commentaire, remplaçant les intertitres. Le commentaire éloignera pendant un temps le documentaire de sa forme artistique, et formatera le genre. L'après-guerre changera les opinions, et le spectateur retrouvera un intérêt certain pour le documentaire et son approche analytique de la réalité du monde, des peuples. On assiste à la naissance du néo-réalisme qui permet d'éloigner à nouveau le genre des actualités propagandistes, en prenant le parti de représenter le monde tel qu'il est : c'est le cinéma direct. Ce cinéma direct guidera certains cinéastes vers le cinéma d'investigation, forme militante et engagée que nous avons déjà évoquée.

Au cours des périodes de l'histoire, le cinéma a connu plusieurs évolutions. Il se divise aujourd'hui en genres, qui s'entrecoupent et se rejoignent. Ce qui fera évoluer le genre documentaire et le différencier de la fiction sera la notion de parti pris. Dès

¹ *Ibid.*, p. 10.

² UPOPI, « Histoire du cinéma documentaire | Ciclic », [en ligne], page consultée le 25/01/2021, URL : <https://upopi.ciclic.fr/apprendre/l-histoire-des-images/histoire-du-cinema-documentaire>.

les premières « vues », les opérateurs Lumière (et plus tard leurs homonymes de chez Gaumont, Pathé...) imposent, sans le savoir, un point de vue. C'est inévitable. Un documentaire ne peut pas être objectif. Une prise de vue dépend au minimum d'un cadre choisi, un espace-temps défini par le cinéaste qui serait différent si traité par une autre personne. François Niney, philosophe, documentariste, mais aussi critique cinéma, invite le spectateur à garder un regard critique sur ce qu'on lui montre quand il énonce que « si voir permet d'en savoir plus, un savoir préalable permet d'en savoir davantage »¹. C'est-à-dire qu'il faut toujours s'informer sur un sujet avant de boire les paroles du commentaire. Le point de vue est un indice sur l'œuvre cinématographique qu'on regarde. Il explique que le regard de la caméra positionne le filmeur face au filmé, et ainsi le spectateur face au film : un documentaire ne peut pas répondre à une focalisation interne comme le peut la fiction. Il peut s'en rapprocher grâce au point de vue semi-subjectif (on assiste à la vision du personnage sans être dans sa tête, en le gardant toujours en amorce dans le cadre).

Tout cela nous mène à la légitimité de l'objectivité dans le documentaire. Le point de vue semble primordial considérant qu'un documentaire ne pourra jamais être objectif, aussi sincère que l'auteur semble être. Un cinéaste mentira s'il assure être objectif dans son travail : il aura toujours un regard différent, personnel sur le sujet qu'il traite, une manière de l'amener, d'en contourner ou non un autre, de le monter, de le commenter... L'idée du point de vue est essentielle, car en plus d'aider à estimer de la sincérité du cinéaste, il nous permet d'identifier un documentaire parmi des œuvres de fiction. Une fiction fait appel à la compréhension, c'est une parenthèse hors de notre monde, une histoire toujours incomplète, car on ne pourra jamais en savoir plus que ce que l'auteur, le cinéaste, veut nous dire. Au contraire, le documentaire fait appel à des connaissances, il appartient à notre monde et notre temps, c'est une énonciation sérieuse du réel.

Ceci étant dit, il est plus facile de tracer la frontière avec la fiction, mais aussi avec le reportage. Quand ce dernier est vraiment censé représenter une certaine

¹ NINEY François, *Le Documentaire et ses faux-semblants*, Paris, Klincksieck, 2009, p. 140.

objectivité, les documentaristes n'essayent plus aujourd'hui d'énoncer *LA* vérité, mais *leur* vérité, celle des hommes et des femmes, des peuples, des situations qu'ils filment, qu'ils observent. Ils s'engagent en ce sens, et en l'idée que la subjectivité de leur film fait l'authenticité de ceux-ci. Ils se livrent au spectateur. Ce besoin d'expression sera soutenu avec le mouvement libertaire de mai 1968, qui renforcera également le besoin contestataire qui mènera à l'expérimentation de différentes formes documentaires à partir des années 1970. Beaucoup de documentaristes deviendront militants pour des causes économiques, sociales, écologiques.

Le documentaire sera alors plus largement représenté, diffusé, car il s'adresse directement au spectateur à propos de faits de société entre autres qui les concerne. Les films documentaires sont plus fréquemment programmés, des associations sont créées, tout comme des festivals dédiés. Nous reconnaitrons entre autres Les États Généraux du Film Documentaire de Lussas, créé en 1989 ou le Festival International du Documentaire à Marseille en 1991. La modernité ne fera pas peur au genre, puisqu'il lui a permis de grandir, de se libérer grâce à des avancées technologiques qui lui offriront du matériel plus léger, des supports plus maniables, des moyens de diffusion plus rapides : ainsi naît en 2016 la plateforme de vidéo à la demande *Tēnk* qui permet une meilleure visibilité du genre au grand public.

Nous avons donc établi que le cinéma documentaire a toujours été le témoin des grands courants de réflexion de notre société, ce qui nous aide à comprendre comment l'écologie est en train de devenir une thématique majeure de l'industrie du cinéma de nos jours. Les premiers films du début du XX^e siècle sont les racines de l'engagement actuel des documentaristes. Au début du cinéma, les documentaristes étaient animés par l'envie de faire « prendre conscience », tout d'abord du monde qui les entoure (la recherche de l'exotisme, mais aussi la gravité de la crise économique de 1929). Ils semblent avoir mené nos cinéastes contemporains à tenir ce flambeau de l'engagement envers des idées, des points de vue, des valeurs à partager. L'histoire du documentaire, l'évolution du genre peut nous livrer des indices sur comment l'engagement du documentariste dans son film peut faire le lien entre l'opinion publique et la prise de décision politique. Certains réalisateurs ont fait de leur métier un moyen d'alerter les populations, mais aussi de protester et de trouver des solutions.

III Le documentaire, un moyen d'engagement

Sujet majeur de notre société actuelle, l'environnement apparaît comme une tendance, une mode, peut être éphémère, en tout cas tributaire des questionnements et des enjeux actuels. Pourtant le documentaire écologiste pourrait être considéré comme un genre cinématographique à part entière. C'est ce qu'essaye de démontrer Philippe Dupont, dans son mémoire de maîtrise en études cinématographiques¹. En présentant une définition du genre, et une syntaxe particulière, il permet de différencier les films écologistes des autres formes de programmes traitant de l'environnement et en faire un genre bien distinct. En premier lieu, il met en lumière l'idée que le documentaire écologiste est issu d'un esprit militant et engagé. Pour en comprendre les tenants et aboutissants de cette réflexion, nous avons besoin de contextualiser l'ambiance politique pour nous rendre compte que la naissance de ce genre de film provient d'une période de prise de conscience.

A) La tendance des programmes portés sur l'environnement

En effet, mai 1968 est une période charnière de l'idéologie écologiste. Le sujet n'est pas limité aux revendications pour l'environnement, mais il s'y crée une certaine synergie, un regroupement des idées contestataires, et même un regroupement politique. L'idéal écologiste est issu d'une opposition au monde industriel, une prise de conscience des catastrophes à venir, déclenché par la pérennité du monde industriel et le monopole du nucléaire.

Au-delà de mai 1968, cette prise de conscience devient planétaire et engendre différents sommets sur le sujet des changements climatiques comme, entre autres, la Conférence des Nations Unies à Stockholm en 1972, le premier à jamais exister, puis de Rio de Janeiro 1992, durant lequel la notion de développement durable a pu être officialisée par le biais de la mise en place du plan d'action Agenda 21 invitant les collectivités locales à s'engager pour l'environnement.

¹ DUPONT Philippe, *Étude du documentaire écologiste comme genre cinématographique et de ses impacts individuels et collectifs au sein du mouvement social*, op.cit.

« Le militantisme est l'état naturel de quiconque s'intéresse à la vie collective et entend, sinon la changer radicalement, du moins faire évoluer dans l'un ou l'autre des aspects. [...] On milite en descendant dans la rue, en faisant grève, en signant des pétitions, en écrivant des pamphlets, et bien sûr, en utilisant comme arme le cinéma ou la vidéo »¹.

Ainsi, le militantisme des années 1970 mène à l'action et l'environnement devient un sujet d'intérêt général. Il prend de plus en plus de place au cinéma et à la télévision. On considère certains films tournés pendant les manifestations comme les premiers films environnementaux. Le besoin de s'engager dans la protection de l'environnement se manifeste sur le sujet de la pollution. Encore une fois, ces films militants aspirent à un mécontentement global : antinucléaires, antipollution, dénonçant la précarité du monde agricole. Il ne s'agit alors pas encore de sujets écologistes, mais plutôt environnementaux. Selon Philippe Dupont, il est important d'en faire la différence.

« L'environnementalisme doit être compris comme la tendance la plus modérée qui se préoccupe essentiellement de la protection de l'environnement et de la conservation des ressources. Les environnementalistes visent la réforme du système déjà en place par des interventions modérées. Si les deux tendances ne sont pas fondamentalement opposées, c'est dans l'écologisme que l'on peut voir les militants les plus actifs. [...]. Ce qu'il est important de retenir de cette dernière définition, c'est qu'en opposant environnementaliste et écologiste, la différenciation se fait principalement dans la manière dont les militants abordent le problème. L'écologiste adopte ainsi une

¹ GAUTHIER Guy, « Le cinéma militant reprend le travail », in *Ciném'action*, janvier 2004, n°110, p. 20.

démarche plus militante, ayant une vision plus globale des problématiques environnementales »¹.

Il faut donc faire une différence entre une production à visée environnementaliste ou bien écologiste. Cela permet de rassembler les films militants, c'est-à-dire engagés, ayant un impact sur l'opinion publique, et de les distinguer de toute autre production présentant l'environnement (reportages, campagnes de sensibilisation). Cette distinction étant définie, nous traitons dans cette première partie de ces deux types de production à un pied d'égalité en termes d'intérêt d'étude contextuelle. Nous nous pencherons plus particulièrement sur le film écologiste en seconde partie.

De 1992 jusqu'à aujourd'hui, nous pouvons donc établir une chronologie de la présence des sujets centrés sur l'écologie à la télévision, notamment dans les reportages de journaux télévisuels, et au cinéma.

Les années 1990 connaissent une émergence de films documentaires sur ce genre de sujet, sûrement en réponse à la Conférence de Rio ou bien au Protocole de Kyoto de 1997 qui cherche à réduire l'émission de gaz à effet de serre. Ce genre de documentaire conscientise, informe, critique, et surtout, propose des solutions.

Dans les années 2000, le sujet est surtout centré sur la pollution et la gestion des déchets, dans les médias. Dans le cinéma documentaire, en particulier, les regards se tournent vers l'agriculture, la vie des paysans, la proposant comme une solution nouvelle à nos problèmes urbains. On constate un nouveau pic d'intérêt entre 2005 et 2010 sur des productions traitant des enjeux climatiques, avec un nombre record en 2009-2010 témoignant d'un plus grand nombre de formats longs, autant en documentaires en magazines télévisuels. Parmi eux, *Notre pain quotidien*², un documentaire qui présente le monde agroalimentaire dans un format dénudé de tout commentaire, laissant toute la place au spectateur pour s'imprégner de ces images et se rendre compte de l'industrialisation de nos assiettes. On peut aussi soulever cet

¹ Philippe DUPONT, *Étude du documentaire écologiste comme genre cinématographique et de ses impacts individuels et collectifs au sein du mouvement social*, op. cit., p. 9.

² *Notre pain quotidien*, Nikolaus GEYRHALTER, 2007, 92min.

intérêt pour l'agriculture dans des films comme *Nos enfants nous accuseront*¹ ou encore *Pas de pays sans paysans*², deux films qui proclament l'importance de l'alliance entre le producteur et le consommateur contre les abus de l'agriculture intensive. A peine plus tard, Coline Serreau nous propose un film qui regarde au-delà des problèmes de notre monde industrialisé en présentant des systèmes agricoles alternatifs qui ont fait leurs preuves, dans *Solutions locales pour un désordre global*³. Cet essor est le résultat d'hivers plus rudes et d'étés caniculaires en France. La population se rend compte des nouveaux enjeux climatiques et s'y intéresse.

Bien que depuis 15 ans, on constate une augmentation de la visibilité du thème environnement dans les médias (autant en journal télévisé, premier médium de sensibilisation, qu'en magazine télévisuel ou documentaire), on remarque tout de même une légère baisse d'intérêt entre 2010 et 2015⁴. À partir de 2015, le monde se tourne vers la 21^e Conférence des Parties qui se tient à Paris. Suite aux alertes des scientifiques, un nouvel accord international est établi afin de contenir le réchauffement climatique en dessous des 2°Celsius. Un nouveau pic de sujets environnementaux, axés sur le réchauffement climatique et des questions énergétiques est constaté dans les différents médias, même si plus timide au cinéma, avant de retomber. Ces dernières années, les différents scandales sanitaires (pesticides, coronavirus) mettent la lumière sur la protection de la biodiversité.

On remarque une baisse des programmes dédiés depuis dix ans, mais avec un niveau tout de même assez élevé, et avec une sorte de transfert vers des programmes généralistes. Cela se manifeste par un intérêt de l'information (magazine et JT) pour les questions de l'environnement et donc un espoir certain de toucher plus de personnes, tout en restant réalistes : en 2011, une étude Ina Stat précise que les sujets « environnement » dans les journaux télévisés ne représentent que 4 % de l'offre globale⁵. Par ailleurs, si l'on compare le nombre d'heures cumulées entre l'époque où

¹ *Nos enfants nous accuseront*, Jean-Paul JAUD, 2008, 107min.

² *Pas de pays sans paysans*, Eve LAMONT, 2005, 89min.

³ *Solutions locales pour un désordre global*, Coline SERREAU, 2010, 113min.

⁴ LEFORT Véronique, POELS Géraldine et QUINTON François, « Étude INA. En 20 ans, l'environnement est devenu un sujet d'information générale », *La Revue des Médias*, consulté le 24 février 2021, URL : <http://larevuedesmedias.ina.fr/series/etude-environnement-information-medias-tv-radio-climat-pollution-biodiversite-energie>.

⁵ INA STAT, « L'environnement dans les JT », in *Ina THEQUE*, juin 2011, n°22, p.1.

l'on parlait d'écologie dans des programmes dédiés et celle où l'on retrouve le sujet principalement dans des reportages dans les magazines généralistes, on ne doit pas trop crier victoire. On peut tout de même féliciter la croissance de sujets « environnement » dans les médias, et la prise en considération de cette thématique comme sujet d'information générale au même titre que les autres.

Si l'on se concentre maintenant sur les films documentaires écologistes, il semble important de se rendre compte de la diversité des tons qui peuvent être donnés par les cinéastes. Ces tons correspondent à des stratégies narratives ayant pour but de toucher d'une certaine manière le spectateur. Philippe Dupont en catégorise cinq principales : le cinéma catalyseur, spectaculaire, sensationnaliste, ou encore le cinéma qui fait réaliser et le cinéma prospectif.

Le spectaculaire (ou d'attraction) cherche à choquer, à présenter des images ou des témoignages forts pour faire réagir et provoquer de vives émotions. C'est le cas de *Le Monde Selon Monsanto*¹, qui n'hésite pas à ouvrir les portes des grandes institutions américaines pour montrer l'ampleur du monopole de la firme sur l'agriculture moderne, du producteur au consommateur. Ce type de message est relativement efficace, mais il peut parfois dériver vers le *sensationnalisme*, qui implique parfois un manque d'ouverture sur des opinions contraires, des approches différentes, cloisonne le film dans sa subjectivité et génère généralement un manque de crédibilité.

Le film écologiste catalyseur quant à lui est un dérivé du cinéma direct puisqu'il consiste à impliquer le public dans la production du film. Comme dans le cinéma direct, la caméra est actrice de l'action, ou bien on procède à des projections-discussions qui permettent d'impliquer le spectateur.

Faire réaliser, c'est l'objectif de la plupart des films contemporains. Il s'agit de faire prendre conscience, sensibiliser le public à des notions rarement relevées². Les

¹ *Le Monde selon Monsanto*, MARIE-MONIQUE ROBIN, 2008, 108min.

² Philippe DUPONT, *Étude du documentaire écologiste comme genre cinématographique et de ses impacts individuels et collectifs au sein du mouvement social*, op. cit., p. 27.

documentaires écologistes qui veulent faire réaliser procèdent généralement à une forme d'enquête, d'investigation, à laquelle ils mêlent des données souvent scientifiques, du moins des démonstrations concrètes. L'utilisation de portraits (individuels ou de collectivités) permet au spectateur de se projeter et donc d'être plus facilement touché par leurs réalités. C'est la stratégie adoptée dans la série documentaire *Vert de Rage* où le but est de mettre en lien des populations touchées par des scandales sanitaires et environnementaux avec des laboratoires d'analyse.

La prospective, c'est le fait de chercher à préparer le futur de l'humain¹. On retrouve cette notion dans certains documentaires écologistes qui ne cherchent plus à énoncer les problèmes, mais bien à en présenter des solutions. Ce type de message est relativement moderne et semble attirer de plus en plus les spectateurs. C'est le cas de *Demain*, de Cyril Dion et Mélanie Laurent. Ce film essaye de présenter des solutions sur cinq secteurs qui rythment nos vies : l'alimentation (manger bio et peu de viande), l'énergie (choisir un fournisseur en énergie renouvelable), la consommation (acheter local et indépendant), l'économie (choisir une banque éthique et responsable), la gestion des déchets (réduire, réutiliser, réparer, recycler). Il propose donc des initiatives individuelles, locales, qui peuvent mener à une action collective concrète. Le message du film est que c'est l'effort individuel qui mène à un mouvement collectif et donc à une prise en considération par les élus.

Au départ, ce genre de film ne connaissait de succès qu'auprès des initiés, car il fallait d'abord avoir pour acquis des problèmes environnementaux pour ensuite vouloir s'intéresser aux changements possibles. Mais on remarque qu'après une longue période où l'écologie n'est présentée que sous forme de problèmes, d'urgence, où le spectateur se sent angoissé, jugé de ne pas plus militer, des films à visée prospective apportent un message d'espoir. Il peut être tenu pour acquis que l'opinion publique est aujourd'hui informée de l'urgence climatique, ce qui expliquerait pourquoi la stratégie *prospective* est aujourd'hui l'une des stratégies les plus utilisées dans l'écriture de documentaires écologistes modernes.

¹ *Ibid.*, p. 28.

B) L'impact du genre sur la prise de conscience collective

« Les films ont cette vertu que s'ils arrivent à un bon moment dans le développement psychologique d'une personne, [ils] constituent un déclic pour beaucoup de gens. [...] Je pense qu'il est arrivé au bon moment »¹.

C'est ce que Marie-Monique Robin, réalisatrice très engagée contre les scandales environnementaux, résume de son film *Le Monde Selon Monsanto*², où elle mène un bras de fer contre la firme spécialisée en biotechnologies Monsanto. En 2008, Marie-Monique Robin diffuse sur Arte cette première enquête, un documentaire d'investigation qui révèle l'ampleur du monopole de la compagnie sur le système alimentaire mondial. Ce film ne s'adresse plus uniquement aux initiés. Il ne traite pas seulement de l'impact des Organismes Génétiquement Modifiés (OGM) sur la santé publique, mais il fait prendre conscience de la gravité de la situation globale. Selon Marie-Monique Robin, « le film a eu un impact considérable, et notamment sur le monde politique »³. En effet, en mars 2008, l'Assemblée nationale doit voter si elle doit autoriser ou pas la culture d'OGM sur le territoire français. Le film change l'avis du parti communiste (très productiviste à cette époque) suite à une avant-première diffusée auprès des membres du parti. « On a compris que les OGM ce n'est pas qu'une histoire de sciences, etc., mais aussi une histoire de contrôle de monopole sur les semences à travers les brevets »⁴ : les dix-sept représentants du parti communiste à l'Assemblée nationale votent contre la loi, trente députés du Rassemblement pour la République (aujourd'hui Les Républicains) également.

Cet investissement de Marie-Monique Robin ne s'arrête pas là. Au-delà de la politique, ses films ont un impact sur la justice. En 2014, elle est contactée par des activistes qui la considèrent comme plus légitime pour parrainer une action globale

¹ CREATIONS ORIGINALES - FORUM DES IMAGES, « Marie-Monique Robin : *Le Monde selon Monsanto* est arrivé au bon moment » [en ligne], page consultée le 16/02/2021, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=kLuzi-4kk5k>.

² *Le Monde selon Monsanto*, Marie-Monique ROBIN,, 2008.

³ CREATIONS ORIGINALES - FORUM DES IMAGES, « Marie-Monique Robin : *Le Monde selon Monsanto* est arrivé au bon moment », *op. cit.*

⁴ *Ibid.*

(surtout symbolique) contre Monsanto¹. Ensemble, ils créent le Tribunal International Monsanto qui prendra place à La Haye, aux Pays-Bas, en 2016. La particularité de ce faux tribunal est qu'il est constitué de vrais juges. Le but était de rassembler toutes les victimes de la firme afin de les laisser s'exprimer et d'en émettre une vraie « opinion juridique d'autorité »² et prouver que Monsanto peut être accusé pour crime d'écocide, c'est-à-dire d'avoir porté atteinte à l'environnement de manière destructrice. Ce tribunal n'ira pas jusqu'à la cour pénale internationale puisque pour se faire, un état au minimum doit saisir l'ONU. Pourtant, cette action n'est pas vaine, puisque l'opinion juridique d'autorité qui en ressort sert aujourd'hui de « corpus juridique »³ pour les particuliers qui souhaitent mener de véritables actions juridiques dans leur propre pays.

Cette action judiciaire aura un réel accompagnement médiatique puisque Marie-Monique Robin réalisera *le making-of* du tribunal, puis se servira des images de ce dernier dans un nouveau documentaire *Le Roundup Face à ses Juges*⁴. Ces films seront relayés dans la presse, ce qui donnera au tribunal une visibilité internationale. Néanmoins, nous pouvons noter qu'il y a encore du chemin à parcourir : cette méthode n'est pas infaillible puisqu'elle ne mènera pas le gouvernement français à voter contre la reconduction de l'utilisation du glyphosate en 2017, malgré les dangers évidents qui sont énumérés dans ses films.

L'engagement du documentariste sur des questions écologistes, nous pouvons également le remarquer dans le travail de Martin Boudot sur la série documentaire *Vert de Rage*⁵. Dans chaque épisode, il enquête sur des scandales environnementaux et procure aux populations des résultats d'analyses scientifiques parfois coûteuses, du moins inaccessibles. Par le biais de ses investigations et son engagement personnel envers des peuples du monde entier, il leur permet de se défendre contre ce genre d'injustice pour le bien de leur santé et de leur environnement. Sa démarche scientifique permet de documenter ses enquêtes avec des faits plutôt qu'un simple

¹ ZARACHOWICZ Weronika, « *Le Roundup face à ses juges*, entretien avec Marie-Monique Robin », [en ligne], page consultée le 16 février 2021, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=ZW6UH1bm40Y>.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Le Roundup face à ses juges*, Marie-Monique ROBIN, 2017, 90min.

⁵ *Vert de Rage*, série documentaire de trois épisodes, Martin Boudot, 2019.

croisement de témoignages, ce qui fait pour lui la différence entre engagement citoyen (qu'il défend) et militantisme, qu'il laisse aux associations, aux individuels, qui pourront se saisir de ces enquêtes afin de faire pression contre les responsables¹. Pourtant issu du journalisme d'impact, le réalisateur nous propose ici une forme de documentaire. Il allie sa stratégie d'enquête très journalistique à un investissement personnel certain dans sa recherche de vérité. Tout comme Marie-Monique Robin à propos de Monsanto, le réalisateur ne se contente pas d'illustrer des faits, mais il se donne les moyens d'enquêter, laisse transparaitre son affect et ses convictions sur ces sujets de société. En s'informant sur un scandale environnemental et sanitaire (constatation), en mettant en place un protocole scientifique à partir de données récoltées sur le terrain (documentation), et en remontant la chaîne de responsabilité (alerte), ces enquêtes servent ensuite de moyen de sensibilisation auprès des populations, et de pression auprès des institutions. En effet, les trois premiers épisodes déjà diffusés ont connu une visibilité non-négligeable et ont été la source d'une pression médiatique internationale considérable, jusqu'à même parfois nourrir un débat national dans les pays concernés. C'est le cas du Paraguay², dont l'étude, portée par les médias locaux, est remontée jusqu'au Sénat, mais aussi de l'Afrique du Sud³, où une association a utilisé les résultats d'analyse afin de mener une procédure judiciaire contre une industrie de mine d'or incriminée. L'épisode tourné en Indonésie⁴ a poussé le gouvernement à modifier la réglementation concernant la pollution générée par l'industrie du textile, ce qui a mené par la suite à l'élaboration d'un plan de nettoyage du fleuve concerné par cette pollution. Mais cet impact n'est pas uniquement à but local. Martin Boudot cherche également à sensibiliser à l'international, et notamment en France, l'impact de l'économie et de l'agriculture mondialisées sur notre santé et notre environnement.

« On est dans une économie mondialisée, avec un environnement partagé. Ce que nous consommons ici à un

¹ DEVILLERS Sonia, « Ecologie : la colère sert-elle le journalisme ? », [en ligne], page consultée le 16/02/2021, URL : <https://www.franceinter.fr/emissions/l-instant-m/l-instant-m-04-juin-2019>.

² *Vert de Rage, Paraguay : les cultures empoisonnées*, Martin BOUDOT, 2019, 51min.

³ *Vert de Rage, Afrique du Sud : Townships toxiques*, Martin BOUDOT, 2019, 54min.

⁴ *Vert de Rage, Indonésie : le fleuve victime de la mode*, Martin BOUDOT, 2019, 53min.

impact ailleurs. Vert de rage responsabilise, informe, aiguise l'esprit critique sur ce que nous consommons. Dès qu'on achète quelque chose, on fait un choix, pour cela il faut être bien informé »¹.

France Télévision, qui, comme nous le verrons plus loin, s'implique activement autour des questions de la protection de l'environnement, lui fournit des moyens considérables pour réussir à trouver des laboratoires indépendants. Ceux-ci ne sont pas contrôlés par les multinationales incriminées, ce qui garantit donc les résultats de ces analyses.

Dans le cas de *Demain*², nous l'avons vu, un film prospectif qui présentait des initiatives écologistes partout dans le monde, l'impact est non-négligeable. Il sera allé jusqu'à remporter le César du meilleur documentaire en 2015 et plus d'un million d'entrées au cinéma en France³. Il rassemble aujourd'hui sur son site internet des centaines de témoignages de particuliers ayant changé leurs habitudes ou s'étant engagés dans des causes environnementales suite au visionnage de ce film. Le succès de ces documentaires écologistes met en avant leur importance dans la société. C'est également le cas de *An Inconvenient Truth*⁴ de Davis Guggenheim, qui met en avant le combat de l'ex-candidat à la présidence américaine, Al Gore. Au détour de ses conférences sur les changements climatiques et l'urgence de contrer cette menace, mises en relation avec son expérience personnelle et sa réflexion sur la place de l'homme, le film rassemblera 735 000 spectateurs⁵. Trois ans plus tard, *Home*, de Yann Arthus-Bertrand, qui met en lien la beauté de notre planète par une esthétique cinématographique soignée avec les dangers qui la guettent face à la surindustrialisation de notre société, sera vu par plus de 400 000 de spectateurs⁶

¹ BARENGHI Jean-Marc, « Vert de rage (France 5) : le journalisme engagé de Martin Boudot », *Le Figaro*, [en ligne], page consultée le 16/02/2021, URL : https://tvmag.lefigaro.fr/programme-tv/le-journalisme-engage-de-vert-de-rage_9e0754e0-86d1-11e9-8f23-e3817de4e7dc/.

² *Demain*, Cyril DION et Mélanie LAURENT, 2015, 118min.

³ DESTOMBE Colin, *Concilier écologisme et production : comment faire du cinéma en respectant son engagement écologique citoyen ?* mémoire : département production, La femis, Paris, 2019, p. 33.

⁴ *An Inconvenient Truth*, (*Une Vérité qui Dérange*), Davis GUGGENHEIM, 2006, 98min.

⁵ Colin DESTOMBE, *Concilier écologisme et production : comment faire du cinéma en respectant son engagement écologique citoyen ?*, op. cit.

⁶ *Ibid.*

autour de la planète. Le succès de ces films témoigne de l'intérêt général porté sur les questions environnementales, mais aussi de leur légitimité en tant que vecteurs d'une pensée écologiste.

Nous en venons alors à la question de la légitimité des cinéastes qui s'engagent dans une cause. S'engager pour l'environnement, l'écologie, c'est un réel investissement personnel. Mais il est parfois difficile d'être entièrement cohérent dans sa démarche militante, quel que soit le sujet. Nous pouvons prendre l'exemple de Yann Arthus-Bertrand. Photographe, documentariste, écologiste, il a longtemps volé en avion, en hélicoptère, pour nous partager ses vues du ciel et nous montrer la beauté du monde. Cela a été vivement critiqué, tout comme ses moyens de financement issus de multinationales. Au final, c'est certainement le réalisateur français qui touche le plus de personnes sur des questions d'environnement au vu de sa notoriété. N'est-ce pas ce qui compte le plus ? Sa démarche implique donc de toucher le plus de monde possible, en dépit des moyens nécessaires. Cette forme d'engagement peut être remise en question, mais lorsqu'on voit le temps que mettent des films à financement indépendants à être diffusés, ne peut-on pas considérer que l'utilisation de gros financements pour réussir à faire ses films, et donc à toucher la population, n'est pas négligeable ?

« Le message c'est que c'est toi qui vas changer le monde, personne d'autre. [...] Faut arrêter de toujours demander aux autres de faire ce que l'on n'a pas envie de faire. C'est ce que dit Gandhi : "Sois toi-même le changement que tu veux voir dans le monde." [...]

La mobilisation ce n'est pas l'action. [...] On n'arrive pas à mobiliser, on est dans un déni collectif. On a besoin d'une révolution. Elle ne sera pas politique, elle ne sera pas scientifique, ce ne sera pas économique non plus, ce sera spirituel. Ce sera par l'éthique et la morale. Le jour où on aura un

changement de comportement personnel, ça changera le monde »¹.

Yann Arthus-Bertrand prône aujourd'hui une philosophie particulière, celle du « plus petit pas possible ». Il se rapproche de l'idéologie des manifestations de mai 1968 : il ne s'agit plus d'investir l'état, mais de changer la société en passant par l'individu en premier.

Les différentes personnes qui participent à la fabrication de ces films sont plutôt d'accord sur une chose : ils ont tous tout autant de légitimité, les uns, les autres, dans la prise de conscience du risque. En effet, sans s'engager dans du militantisme, les documentaires environnementaux présentent eux aussi rarement un écosystème dans le seul but de le documenter. Il y a toujours une envie d'en partager sa beauté, son utilité, son importance. Même si le message n'est pas directement énoncé, de vive voix par le biais d'un commentaire par exemple, un spectateur sensé se rendra forcément compte de l'importance de le préserver.

¹ ASTIER Marie, « Yann Arthus-Bertrand : "C'est ridicule ce que vous dites" », in *Reporterre, le quotidien de l'écologie*, [en ligne], page consultée le 26/01/2021, URL : <https://reporterre.net/Yann-Arthus-Bertrand-C-est-ridicule-ce-que-vous-dites>.

III\Vers un secteur audiovisuel soutenable

Il est maintenant acquis que le genre documentaire a une réelle portée sur la place de l'écologie dans le paysage sociopolitique. Il sert de moyen d'information, de sensibilisation, auprès de son public. Pourtant, on peut lui reprocher de prêcher à des convaincus, ou de n'avoir pour incidence que la seule prise de conscience des particuliers. On pourrait même se laisser penser qu'ils n'ont pas de réelle incidence sur des décisions politiques concrètes, même si nous en avons prouvé le contraire avec les films de Marie-Monique Robin. Mais dans cet élan de sensibilisation des masses, de mise en visibilité, nous verrons ici comment le secteur audiovisuel cherche à s'engager pour le climat, grâce à un effort très récent des institutions, et un investissement particulier des créateurs de documentaires écologistes. Nous verrons également comment équilibrer l'effort collectif en prenant compte des actions concrètes applicables dans la post-production.

A) Un renouvellement des institutions

En 2015, la France adopte suite au Sommet de Paris (COP21), la Stratégie Nationale Bas Carbone (SNBC) inscrite dans la Loi de transition énergétique pour la croissance verte (LTECV)¹. De cette stratégie en ressort un objectif premier : la neutralité carbone d'ici 2050, c'est-à-dire atteindre un équilibre entre les émissions de gaz à effet de serre et leur compensation par retrait de l'atmosphère. Pour se faire, la France s'est engagée sur différents secteurs à mener des actions concrètes pour réduire les émissions de gaz à effet de serre. Pourtant, le haut conseil pour le climat annonce en 2020 un retard vis-à-vis des objectifs fixés. Il faut donc que les industries s'engagent mieux dans cette transition écologique afin de redresser la barre des objectifs nationaux. L'agenda 21 mis en place lors du Sommet de la Terre en 1992 établissait trois piliers sur lesquels le développement durable devait se reposer : économique, social et environnemental. Depuis, l'UNESCO en considère un quatrième : le culturel.

¹ LEGIFRANCE, « LOI n° 2015-992 du 17 août 2015 relative à la transition énergétique pour la croissance verte », [en ligne], page consultée le 17/02/2021, URL : <https://www.legifrance.gouv.fr/jorf/id/JORFTEXT000031044385/>.

Pour comprendre la puissance de l'engagement d'un documentariste, et la portée de son influence sur la société, il faut comprendre l'intérêt d'une action collective. Ce terme n'est pas choisi au hasard puisqu'il s'agit d'une notion sociologique qui implique, selon le sociologue Érik Neveu, un « *agir-ensemble intentionnel*, marqué par le projet explicite des protagonistes de se mobiliser de concert. Cet agir-ensemble se développe dans une logique de *revendication*, de défense d'un intérêt matériel ou d'une "cause" »¹. Selon l'auteur, c'est au groupe de s'unir sur une intention commune afin de mener des actions concrètes qui pourraient changer la société. Pour cela, l'auteur définit un lieu d'action particulier, *l'arène des conflits sociaux*², notion qui représente toutes les institutions, les manœuvres et les personnes concernées par une action collective afin de faire entendre le message, la revendication commune. Les médias, et le documentaire en particulier, peuvent représenter l'une de ces arènes sur les questions de société. Le documentariste devient alors le dénonciateur, ou parfois même le porte-voix d'une population comme, dans le cadre de ce mémoire, sur des questions de protection de l'environnement et de revendications écologistes.

Et les institutions s'impliquent. En effet, au-delà de passer des messages écologistes via l'augmentation de la visibilité du sujet dans les reportages, les documentaires, les magazines ces vingt dernières années, le secteur du cinéma et de l'audiovisuel semble prendre en considération son impact sur les émissions de carbone en France et cherche donc des solutions pour s'engager pour le climat de manière plus concrète.

Des sociétés de production ou de post-production commencent petit à petit à s'engager. C'est le cas de grands noms du secteur comme le CNC, la CST, Film France, Film Paris Région, TF1, Audiens, et encore France Télévision qui pilotent ensemble le collectif Ecoprod. Ce dernier a pour but de « fédérer tous les acteurs du secteur en les engageant dans des pratiques environnementales vertueuses »³ et de « former, sensibiliser, et de mettre à disposition des professionnels des outils et des

¹ NEVEU Érik, *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, Repères, 2011, p. 9.

² *Ibid.* p. 16.

³ ECOPROD, « ECOPROD », [en ligne], page consultée le 08/03/2021, URL : <http://www.ecoprod.com/fr/>.

guides afin de les aider [...] dans leur démarche éco-responsable »¹. France Télévision, par exemple, comme nous l'explique sa responsable de la politique environnementale, Xavière Farrer Hutchison, cherche à s'engager pour l'environnement grâce à un éditorial plus sensible à l'impact qu'il peut avoir sur le public, et bien sûr en s'intéressant à la réduction de l'empreinte carbone dans la fabrication des contenus². Qu'il s'agisse de militer au sein des entreprises pour limiter le nombre de mails envoyés chaque jour, ou simplement éteindre les lumières et les postes de travail à la fin de la journée, la liste des solutions proposées par Ecoprod est longue, et elle concerne autant les grands groupes que les plus petites entreprises. C'est le cas de Julien Beaupé, directeur technique de Bocode Studios, une société de post-production parisienne, qui proposait de planter des arbres pour chaque jour de montage effectué afin de compenser les émissions de carbone qu'implique la phase de post-production.

On constate que l'écologie est en train de devenir sujette à débat dans l'industrie du cinéma et le monde audiovisuel, quand par exemple, on sait que le Centre National du Cinéma vient de créer un groupe d'experts sur le développement durable qui va œuvrer à mettre en place une nouvelle politique pour mettre à la page le secteur. De nouveaux moyens d'échange sont également mis en place, si on prend l'exemple de la section « Déplacer les Montagnes »³ aux Arcs Film Festival, dernier rendez-vous de l'année qui proposait dans sa version en ligne de 2020 une sélection de films engagés dans l'environnement, comme un appel à faire réfléchir les festivaliers, ou encore l'édition à venir du FIPADOC qui décernera le prix « documentaire impact »⁴ au film de la sélection qui sera récompensé en tant que « film source d'inspiration en matière de droits humains, de défense de l'environnement et de justice sociale »⁵. Depuis trois ans, un nouvel évènement en ligne reste notable. Il s'agit du Greenpeace Film Festival, un évènement en ligne qui

¹ *Ibid.*

² GENERATION NUMERIQUE, « Audiovisuel et environnement : une nécessaire transformation », [en ligne], page consultée le 13/01/2021, URL : <https://vimeo.com/484457661>.

³ LES ARCS FILM FESTIVAL « Hors-Piste ! Déplacer les Montagnes », [en ligne], page consultée le 23/12/2020, URL : <https://horspiste.lesarcs-filmfest.com/page/deplacer-les-montagnes/>.

⁴ FIPADOC « Prix & Jury », [en ligne], page consultée le 23/12/2020, URL : <https://fipadoc.com/fr/prix-jury>.

⁵ *Ibid.*

met à l'honneur des films « qui permettent de comprendre les enjeux environnementaux de notre époque et de découvrir des moyens d'agir »¹.

Dans le secteur de l'audiovisuel, c'est la distribution et le visionnage (encore plus aujourd'hui avec le *streaming*) qui engendrent le plus de pollution. Pourtant, certaines personnes cherchent des solutions pour minimiser l'impact carbone de chaque étape de fabrication d'un film. Pour eux, la stratégie du plus petit pas possible est essentielle. Et pourtant, une fois la question de l'écologie au cinéma posée, les regards se tournent vers le tournage. La post-production n'aurait pas conscience de son rôle à jouer ? Peut-être parce que techniquement nous sommes au maximum de nos capacités vis-à-vis des contraintes techniques qu'impose la création d'un film ? Parce que les acteurs de la post-production ne sont pas sensibilisés à la possibilité de s'investir écologiquement dans leur métier ? Parce qu'on ne leur donne pas les moyens nécessaires ? Julien Beaupé est persuadé que le vent est en train de tourner.

« C'est vrai que pour le coup l'aspect tournage a pris de l'avance, largement, par rapport à la situation [...] Si moi je m'en tiens à mon rôle de post-producteur, je ne prends pas en considération l'impact diffusion, effectivement c'est un vrai travail que j'aimerais faire, vers lequel j'aimerais aller et je pense que ça questionne de plus en plus les clients. Tu vois moi il y a des gens qui sont venus à moi, "on a appris que vous aviez quelque chose un peu d'éco-responsable, vous faites attention, vous voulez planter des arbres chaque jour de montage", etc. donc ça a fait tilt chez des clients. On sent qu'il y a un intérêt pour ça »².

Pour se rendre compte de notre marge de manœuvre, il faut se rendre compte du problème que posent notre matériel et notre manière de nous en servir.

¹ GREENPEACE FILM FESTIVAL, « Le Festival », [en ligne], page consultée le 16/03/2021, URL : <https://greenpeacefilmfestival.org/le-festival/>.

² Julien BEAUPE, directeur technique de Bocode Studios, 20 janvier 2021.

B) Les pratiques applicables en post-production

Dans le cadre du documentaire écologiste ou environnemental, la question de la légitimité d'un message d'un film par rapport à sa création technique se pose. Pour arriver à une certaine sobriété énergétique, les solutions se retrouvent notamment en tournage en s'attardant sur la régie, le type de matériel, mais aussi le comportement des techniciens. Le modèle actuel des équipes réduites en documentaire ainsi que l'arrivée du drone en remplacement des images prises en hélicoptère participent activement à une production plus verte. Néanmoins, la phase de post-production n'est pas à laisser de côté.

« C'est parfois paradoxal de se sentir profondément concernée par ces questions tout en sachant qu'à trois mètres il y a une salle remplie de serveurs qui marchent jour et nuit avec une climatisation en permanence par exemple. [...] Dans les très petites boîtes où je travaille parfois, j'encourage déjà à faire ce travail de fond de répertorier le matériel, de réutiliser, de comprendre comment marche un workflow et une post-production pour ne pas courir perpétuellement après des dizaines de disques mal copiés, d'éviter des problèmes techniques, et donc aussi, écologiques ! Car plus on œuvre dans l'urgence, moins on fait attention à ce genre d'aspects. Pour les boîtes qui ont plus de moyens, il y a, je pense, énormément de choses à mettre en place. Par exemple, je me suis toujours demandé si les films qui compensaient leur bilan carbone compensent également la partie postproduction, en tout cas on ne m'en a jamais parlé, alors qu'on a des postes qui fonctionnent parfois jour et nuit, qu'on achète du matériel, etc. »¹.

¹ Clara BORGEN, assistante monteuse sur *Legacy*, 22 février 2021.

L'impact environnemental de nos films a évolué lors du passage de l'analogique au numérique. Il a permis un certain adoucissement : la fin de la pellicule, la presque disparition des bandes magnétiques, excessivement nécessaires pour la fabrication d'un seul film ont permis de réduire la production de matériaux toxiques. On passe donc d'une gestion de matériel lourd, volumineux, polluant et peu recyclable à un monde numérique plus léger, dématérialisé et donc plus simple à gérer de manière logistique (en termes de transports). C'est pourtant cet aspect dématérialisé qui nous trompe. La composition de ce type de matériel est parfois plus délicate, toxique, et énergivore. Concernant la post-production, « le passage au numérique simplifie le traitement des images et facilite leur partage »¹. Plus fluide, plus rapide, il n'est pas forcément plus écologique, notamment par son besoin en énergie. Alors afin de baisser le bilan carbone de la post-production, il faut faire attention à sa consommation sans négliger la sécurisation des fichiers.

La phase de post-production dans la fabrication des films est actuellement entièrement numérisée. Le collectif Ecoprod a remarqué deux phases dans la transition numérique². Une première, déjà effectuée, s'articule ainsi : à la fois dans une généralisation de nouveaux outils de post-production, qu'ils nomment la « post-production créative des films »³, et qui contient le montage, les effets visuels (VFX), le mixage, l'étalonnage et le *mastering*, mais aussi dans un renouveau des modes de distribution avec l'arrivée du *streaming* et le stockage de la quasi-majorité des contenus dans des *data centres*.

La seconde phase est en cours d'implémentation avec l'évolution des formats (en termes de résolution, mais aussi d'encodage de la couleur, de fréquence d'image, qui tendent tous vers une augmentation de leurs capacités), et la prépondérance du *cloud computing* qui consisterait à intégrer tous les éléments de production d'un film non plus dans du matériel *in-situ* (disques durs, serveurs locaux), mais bien sûr le Cloud.

¹ FOSSATI Monica, « Worklow : guide pratique », [en ligne], page consultée le 20/11/2020, URL : http://www.ecoprod.com/images/site/fiches-pratiques/ECOPROD_WORKFLOW_20171.pdf.

² ÉCOPROD et WORKFLOWERS, *Étude environnementale multicritère et prospective du secteur audiovisuel*, Paris, 2020.

³ *Ibid*, p. 19.

Ces évolutions de l'utilisation du numérique au cinéma engendrent des questions en termes d'empreinte sur l'environnement, quand on sait que les trois sources d'impact du numérique sur l'environnement sont le réseau (la transmission des données, 68 % des émissions de CO₂), les terminaux (les appareils récepteurs de ces données, TV, tablettes, ordinateurs... 27 % des émissions) et les *data centres* (5 % des émissions). On peut aussi considérer qu'au fil du temps, les avancées technologiques feront migrer la majeure partie du travail de création d'un film du tournage à la post-production, et ainsi migrer avec elles les postes d'émission. On peut imaginer dans le futur une post-production complètement intégrée dans la phase de production, et donc un secteur plus polluant que les tournages.

Pourtant, cette migration du travail vers la post-production n'est pas à sous-estimer en termes de difficultés qu'elle peut engendrer. L'association Les Monteurs Associés tire déjà une première sonnette d'alarme concernant une transformation du métier qui ne va pas vraiment dans le bon sens, avec un secteur de plus en plus concurrentiel lié à cette course à la technologie. Cela s'ajoute à une multitude de difficultés que connaissent les métiers de la post-production (des temps de montage réduits en parallèle à une quantité de rushes par film en augmentation, la disparition du travail d'assistant monteur qui devient un technicien audiovisuel en charge du bon déroulement technique de la phase de post-production, une baisse des moyens alloués à la post-production, une baisse des rémunérations) ce qui rend le secteur fragile. Prendre en considération ces difficultés permettrait de pallier un phénomène nouveau et dangereux que les Monteurs Associés qualifient « d'industrialisation de l'activité »¹.

La majeure partie des gaz à effet de serre (GES) issus de la phase de post-production provient de l'équipement. De sa fabrication (83 % des émissions de GES avec extraction de matières premières, de ressources rares ou toxiques) en passant par son utilisation (majeure partie de la consommation d'énergie primaire) jusqu'à sa fin de vie (obsolescence programmée due à l'évolution perpétuelle des technologies,

¹ LES MONTEURS ASSOCIES, « Livre Blanc de La Post-Production Cinéma », [en ligne], page consultée le 07/01/2021, URL : <https://monteursassocies.com/content/3-publications/5-livre-blanc-de-la-post-production-cinema/livre-blanc-de-la-post-production-cinema.pdf>.

faible taux de réparation ou de recyclage), il est primordial de prendre de nouvelles habitudes de gestion de ces équipements.

Et il faut y penser avant le début du tournage : pendant l'élaboration du workflow, le choix des caméras, de leur mode d'enregistrement (format, support) a un réel impact sur l'environnement, et la gestion de ces données à la sortie de la caméra donne le ton sur les conditions de fonctionnement de la phase de post-production. La mise en place d'un workflow intelligent et qui a pensé à tout permet d'éviter les gaspillages d'espace et de transfert inutile de fichiers. Encore une fois, le collectif Ecoprod a pris les devants afin de proposer des solutions durables¹ :

- Pour le stockage, le RAID ou le SSD reste le plus efficace sur le court terme et terme de vitesse de lecture/d'écriture et de place de stockage. Pour pallier l'impact environnemental de leur fabrication, l'étiquetage des disques et une gestion raisonnée en termes de logistique et de maintenance permettent leur réutilisation d'un projet à l'autre et donc un réel avantage écologique et économique.
- Le travail en ligne accélère les transferts et évite l'utilisation de multiples outils de stockage : on pense au protocole FTP par exemple pour le suivi et la validation du montage.
- Il faut penser au poids de fichiers, car le transfert de fichiers trop lourds est énergivore. Avant tout envoi, il faut réfléchir à l'utilité de fournir un fichier non compressé. Une validation de séquence en cours de montage ne nécessite pas forcément un encodage trop gourmand.
- Il ne faut pas hésiter à user du *consolidate* après un projet pour ne garder que les fichiers utiles (un DCP, un Master, et les rushes utilisés peuvent suffire).
- L'archivage le moins impactant pour l'environnement est un archivage sur support inerte (bande, disque).
- Il faut bien penser à son équipement pour réduire son bilan carbone : leur fabrication (composants, méthode de fabrication), leur utilisation (mise en veille, optimisation des ressources et du stockage), et leur fin de vie (recyclage, don)

¹ FOSSATI Monica, « Worklow : guide pratique », *op. cit.*

sont à prendre en compte. Il faut essayer de les faire durer au maximum, et dans le cas du documentaire ne pas hésiter à user du minimalisme. La location reste encore la meilleure solution si l'on veut suivre les avancées technologiques.

- Aujourd'hui, de nombreux programmes et labels permettent de passer au vert notre gestion de déchets électroniques : test, reconditionnement, démantèlement et réutilisation de certains composants (l'éco-organisme d'utilité publique EcoLogic¹ par exemple).
- Pour les serveurs locaux, il faut penser à une optimisation de la climatisation (mettre tous les appareils dans une même pièce climatisée, user de machines virtuelles sur les serveurs pour avoir le moins de machines).

Concernant le *cloud computing*, et donc en cas d'hébergement sur *data centres*, il faut prendre en compte leur engagement environnemental. Il existe des « hébergements verts », il suffit de faire attention à leur note au PUE, leur gestion des déchets, s'ils usent d'une compensation carbone, s'ils fonctionnent aux énergies renouvelables pour l'énergie et la climatisation ou s'ils font preuve d'innovation en termes d'économie circulaire (redirection de la chaleur émise par les machines vers des serres par exemple).

La virtualisation des serveurs n'apporte que des avantages si elle est réfléchie et si la politique de ces *data centres* entre dans une démarche environnementale. Cela permet une optimisation des ressources en matériel et en stockage utilisé de manière drastique, mais aussi en consommation énergétique, en limitant les coûts et la maintenance. La plupart des *data centres* fonctionnent ainsi grâce à des normes mises en place par la Commission Européenne (un code de conduite).

¹ ECOLOGIC, « DEEE Ecologic éco-organisme agréé pour le recyclage », [en ligne], page consultée le 22/02/2021, URL : <https://www.ecologic-france.com/>.

Conclusion

Le cinéma a toujours accompagné les évolutions sociales, économiques et technologiques. Bien qu'il connaisse toujours quelques inconvénients, face à son passé en pellicule, le cinéma numérique permet des avancées écologiques. Après tout, le jour où le numérique sera le plus gros problème en matière d'environnement, n'aurions-nous pas déjà fait un grand pas ? Le souci environnemental de notre siècle ne se réglera pas en 25 images par seconde. Malgré cela, peut-être que la sensibilisation reste le meilleur moyen ? L'essentiel, c'est informer afin que la population puisse faire des choix éclairés et prenne conscience des problèmes.

L'idée est de faire de l'environnement un sujet central dans les médias pour toucher toujours plus de spectateurs et donc sensibiliser au problème de la crise environnementale. Néanmoins, nous ressentons une certaine obligation de rester cohérent dans ce discours, et donc de sensibiliser aussi les productions sur ce sujet. Faire des films écologiques c'est bien, les réaliser en respectant l'environnement c'est mieux. Le plus petit pas possible est nécessaire pour avancer vers une société durable.

Quelle posture adopter en tant qu'individu engagé dans l'environnement, mais aussi en tant que monteur, et donc technicien au service d'un réalisateur ? Le documentaire est un film qui propose une certaine vision du monde, et qui est potentiellement engagé dans une cause, dans un message à faire passer. Le travail du monteur peut balancer entre compétences techniques et aspiration créative en fonction de la place que lui laisse son réalisateur. En démarrant sa vie professionnelle dans l'audiovisuel, travailler dans le documentaire à visée écologique est une première solution pour prendre part à l'effort collectif. La plupart s'accordent en tout cas à dire que ces films forment un élan de mobilisation.

Valérie Lafrance, monteuse québécoise (un pays en avance sur nous sur la question environnementale dans le secteur audiovisuel) affirme « [que le documentaire] est le meilleur moyen puisqu'il est politiquement indépendant et qu'il

permet l'accessibilité aux sommités, scientifiques et experts au grand public. »¹. Cette dernière met un point d'honneur à travailler pour des documentaires traitant d'enjeux environnementaux, et elle les choisit par conviction. Elle est aussi parfois appelée par des producteurs ou réalisateurs pour ses idées et son engagement environnemental. Un tel engagement peut donc aussi jouer comme un réel atout dans le marché de l'emploi.

Matthieu Lère, chef monteur depuis plus de vingt ans, s'est spécialisé au cours des années dans des documentaires engagés, et notamment *Vert de Rage*. C'est pour lui un réel parti pris que de participer à l'information du grand public, de « pouvoir faire découvrir, transmettre, faire connaître des vies, des situations de gens, des situations écologiques, sociales, politiques dans le monde »².

Pour l'instant, s'engager écologiquement pour un monteur reste néanmoins difficile. Il n'est pas toujours facile de choisir les films qui nous correspondent éthiquement parlant, car ils restent tout de même peu nombreux et la priorité reste à trouver du travail. De plus, le montage à proprement parler est difficilement un moyen d'expression militant, c'est ce que nous explique Clara Borgen, jeune monteuse ayant été assistante monteuse sur *Legacy*.

« Le thème, la visée du film existent avant le travail de post-production. On peut évidemment trouver des orientations inattendues, réécrire en partie avec les images, mais le but global du film nous précède. Là où le montage peut "s'engager" et avoir une force politique, c'est dans sa manière de découper les images, de prendre le temps de montrer les choses, d'être dans une recherche de forme sensible »³.

¹ Valérie LAFRANCE, monteuse, 14 janvier 2021.

² Matthieu LERE, monteur, 18 février 2021.

³ Clara BORGEN, *op. cit.*

Annexes

Entretiens

A) Valérie Lafrance

Entretien réalisé par email le 14/01/2021. Valérie Lafrance est cheffe monteuse au Québec. Le Canada est réputé pour ses avancées en termes de développement durable, le secteur du cinéma s'engage petit à petit dans une optique zéro carbone.

C. L. : Selon vous, le cinéma, et le documentaire en particulier, est-il en mesure d'éveiller les esprits sur la question de la crise environnementale ? Pouvez-vous justifier votre réponse ?

V. L. : Je pense qu'il est le meilleur moyen puisqu'il est politiquement indépendant et qu'il permet l'accessibilité aux sommités, scientifiques et expert aux grands publics.

C. L. : Avez-vous des exemples, des anecdotes ?

V. L. : J'ai travaillé sur une série, Vert d'Envie, qui permettait de rencontrer des experts en permaculture à travers le monde. Les diverses techniques d'agriculture proposée ont été appliquées aux réalités québécoises et je suis certaine que plusieurs Québécois s'en sont inspirés pour leur jardin. L'équipe de tournage fut réduite. Nous avons aussi favorisé les équipes de tournages/réalisations locales au lieu de nous déplacer en avion.

C. L. : Que pensez-vous de la légitimité, de la crédibilité de ces films s'ils ne sont pas produits et/ou post-produits en respectant ces valeurs ?

V. L. : Plutôt nul !

C. L. : Avez-vous déjà travaillé sur des documentaires traitant de l'environnement (cinéma, TV, web) ? Si oui, pouvez-vous les citer ?

V. L. : Je travaille principalement sur des documentaires traitant d'enjeux environnementaux ou réalités autochtones qui sont très près de la terre et du respect de la nature. Je n'ai aucune envie de monter des projets qui ne suivent pas mes valeurs. En voici quelques exemples :

- Vert D'envie (<https://ici.radio-canada.ca/tele/vert-d-envie/2017/episodes>),
- Telesh Matatash (portrait d'une femme innu vivant en autarcie sur son territoire),
- Food 3.0 (documentaire sur comment nourrirons-nous tous les humains dans le futur dans le respect de la terre),
- So That you can Stand (documentaire sur comment des Inuits se sont battus pour protéger leur terre face à l'hydroélectricité),
- Stanley Vollant de Compostelle à Kuujuaq, etc.

C. L. : Avez-vous choisi d'y prendre part par conviction ? Comment avez-vous travaillé avec votre réalisateur, votre engagement pour l'écologie avait-il une place dans cette dernière écriture du film ?

V. L. : Oui, je les ai choisis (et ils m'ont choisie) dû à mes convictions. En post-production, nous ne sommes pas impliqués à l'écriture puisque nous arrivons généralement à la moitié du tournage. C'est certain que ça fait partie du discours lorsque nous montons. J'essaye d'être le plus neutre possible en livrant des entrevues le plus juste possible en laissant le téléspectateur faire sa propre idée. Je ne suis pas une monteuse sensationnaliste qui va modifier le propos des intervenants afin de le faire pencher en ma faveur. Je ne mens pas et n'ai jamais de pression de l'extérieur pour le faire.

C. L. : Selon vous, votre engagement pour l'écologie peut-il avoir une place dans le monde professionnel, de manière générale ?

V. L. : Je pense que oui. En post-production, nous sommes généralement que quelques employés dans une boîte, alors c'est plus facile.

C. L. : Avez-vous remarqué dans votre travail des mesures mises en place par les sociétés de production qui vous ont employé afin d'améliorer l'éco-responsabilité au travail ? avez-vous déjà eu l'occasion de travailler sur un workflow plus « vert » ? (Matériel loué, moins de support de sauvegarde, réutilisation des supports, minimisation des heures de rushes... ?)

V. L. : En effet, de plus en plus de tournage suit un tournant écologique et on entend moins parler du volet post-production. Certainement en grande partie, car les tournages sont depuis longtemps des lieux où la production de déchets est vraiment gênante ; quantité faramineuse de bouteilles d'eau en plastique, la nourriture (kraf) jetée, la surconsommation d'électricité avec l'éclairage au détriment de la lumière naturelle, le décor mis à la poubelle à la fin des journées de tournage, le maquillage, etc. Comparativement, la post-production qui est plutôt tranquille avec son monteur seul derrière son ordinateur. Par contre, comme en production, les équipements (ordinateurs) doivent être souvent renouvelés. Il serait difficile d'aller en location puisque nos ordinateurs sont utilisés à l'année. Par contre, choisir un système qui permet de changer les composantes est à favoriser. Le transport public (train, autobus, etc.) est peu développé au Québec, donc les gens vont en grande majorité au travail en voiture. C'est l'une des principales causes de pollution. Au Québec, depuis l'arrivée d'internet illimité haute vitesse, la majorité des monteurs travaillent de chez eux afin de limiter le transport. Je pense que ce choix vient d'un réveil environnemental et une question de coût (essence, voiture, stationnement). Le transfert des médias est généralement fait par internet ce qui représente plusieurs Térabits de médias pour une production. On ne devrait pas négliger la consommation d'énergie pour l'envoi de ces médias par internet et on devrait favoriser le transfert par disque dur qui sera réutilisé pour d'autres productions. Les boîtes de post-productions montréalaises utilisent les courriers à vélo afin de récupérer les disques durs de tournage pour limiter la pollution. La majorité des boîtes de production/post-production et diffusion sont centralisées. La livraison des productions se fait maintenant par internet aux diffuseurs, donc nous avons éliminé toutes les cassettes de plastique qui s'accumulaient dans des locaux.

C. L. : Avez-vous des idées à soumettre à des sociétés de post-production ? Selon vous qu'est-ce qui pourrait les freiner ?

V. L. : Favoriser le travail à la maison, faire le ménage régulièrement des disques durs et site internet de transfert de fichier afin d'éliminer les médias inutiles, encourager le partage de médias par disque dur dans un rayon de 30 km, faire des envois par internet en proxy et en moins bonne qualité afin de limiter le poids du fichier, tolérer que les monteurs n'aient pas le dernier ordinateur et version de système afin de ne pas imposer le renouvellement sans cesse de l'équipement.

C. L. : Connaissez-vous des références de film qui ont été post-produits de manière écologique ?

V. L. : Expressément avec une demande écologique, pas vraiment. Mais ça va de soi lorsqu'on travaille sur un sujet écolo. Tout ce que je nomme dans les questions précédentes, je le mets en œuvre dans mes productions et les réalisateurs/producteurs sont toujours bien ouverts. Aussi, je sais que le bureau du cinéma québécois qui accueille les tournages américains en grand nombre travaille pour que les tournages/post soient carboneutres. (<https://www.lapresse.ca/affaires/economie/medias-et-telecoms/201808/12/01-5192818-bientot-a-laffiche-des-films-carboneutres-tournes-au-quebec.php>)

Ils travaillent pour avoir l'accréditation « plateaux verts » de la Producers Guild Of America qui sera normalement donnée cette année. <https://www.greenproductionguide.com/>

C. L. : Partagez ici toutes vos réflexions, des pistes d'idées, des anecdotes, des envies, des besoins en rapport avec le sujet, des questionnements qui pourraient manquer dans mes recherches....

V. L. : Voici quelques boîtes de production (et post-production) québécoise qui crée des productions environnementales :

- Rapide-Blanc (<https://www.rapideblanc.ca/#/home>),
- MÔ Films (<https://mofilms.ca/fr>),
- CatBird Productions (<https://catbirdproductions.ca/fr>),
- ONF (<https://www.onf.ca/selection/canada150-jour-de-la-terre-environnement/>),
- Festival de films pour l'environnement : <http://www.ffpe.ca/>

B) Julien Beaupé

Entretien mené au téléphone le 20/01/2021. Julien Beaupé est le directeur technique de la société de post-production Bocode Studio. Il cherche à engager plus concrètement sa société dans le respect de l'environnement.

C. L. : On peut assez facilement faire des documentaires à visée écologique, j'aimerais voir si la question se pose aussi en post-production, les gens ont un intérêt là-dessus ou on s'en moque, car la post-production n'est pas ce qui pollue le plus dans un film, mais voir si ça intéresse des gens, s'ils se posent la question, s'ils veulent changer des choses ou pas... ?

J. B. : Moi je le ressens de plus en plus actuellement. En fait comme ils s'embêtent un peu parfois en tournage à avoir une espèce de « pseudo responsabilité » écologique, je trouve que la question se pose du début à la fin. La question de la post-production se pose aussi. Moi si je voulais être raccord et avoir une ligne un tout petit peu éco-responsable... c'est vrai que pour le coup l'aspect tournage a pris de l'avance, largement, par rapport à la situation

C. L. : Je pense que c'est parce que c'est plus facile, des techniques à mettre en place plus facilement

J. B. : Plus facile non, mais c'est vrai que c'est plus lié au tournage, au déplacement, par exemple moi je vois de plus en plus de production qui cherchent des équipes locales pour ne pas déplacer trop de gens, c'est limiter les bouteilles en plastique sur le tournage, avoir des catering un peu écolo... ça, je l'entends de plus en plus, c'est clair. Mais en post-production c'est vrai que... c'est ce que j'ai voulu faire au départ, mais ça n'a pas été très loin, mais c'est de me dire « mais en fait, ça n'existe pas vraiment de post-production qui pose vraiment tout ce type de questionnement ! »

C. L. : Moi j'ai trouvé des boîtes, je crois que tu es en lien aussi, avec Ecoprod ? Tu avais lancé ça ?

J. B. : Ouais, ça n'avait pas été très loin, je m'étais inscrit sur leur site et ils te donnent plein de plaquettes et d'engagement et il faut que tu essayes de rentrer dedans. Moi je voulais aller beaucoup plus loin, aller calculer pour chacun de mes clients leur impact environnemental en post-production et d'essayer de trouver une combine de compensation carbone (je n'aime pas trop ce mot) en plantation d'arbres ou autre chose, pour essayer de leur proposer un bilan neutre. Même si je sais que quand tu bosses pour Amazon ou Netflix c'est un petit peu déraisonnable. Parce qu'après il y a l'aspect diffusion. Si moi je m'en tiens à mon rôle de post-producteur, je ne prends pas en considération l'impact diffusion, effectivement c'est un vrai travail que j'aimerais faire ! vers lequel j'aimerais aller et je pense que ça questionne de plus en plus les clients. Tu vois moi y a des gens qui sont venus à moi, « on a appris que vous aviez quelque chose un peu d'éco-responsable, vous faites attention, vous voulez planter des arbres à chaque jour de montage, etc. donc ça a fait tilt chez des clients. On sent qu'il y a un intérêt pour ça.

C. L. : Ça veut dire que si tu avais pu le mettre en place peut être que des clients seraient venus vers toi plutôt que vers une autre boîte pour ça

J. B. : Exactement après c'est l'aspect commercial, c'est comment tu te démarques alors qu'on fait tous la même chose, donc moi je voulais vraiment proposer quelque chose de complet à ce niveau-là. Donc moi ce que j'aime bien c'est que maintenant on est dans un local de la mairie de Paris, un hôtel d'entreprise donc on mutualise plein de choses, l'aspect loyer pas trop cher nous permet quand même de pouvoir développer des choses dans le sens-là ! si on était dans le privé on n'aurait aucune marge financière donc tout ce qui aurait été éco-responsabilité... ce sont forcément des investissements à la base. Même si ce sont de bons investissements en termes d'économie d'énergie, de gestion des déchets, etc., c'est vrai que ça reste des investissements à terme. Et c'est vrai que quand tu es un peu égorgé financièrement par ton loyer, tu as moins cette marge-là. Du coup, on a cette possibilité la grâce à la mairie de Paris, surtout que la mairie a un vrai projet auprès de ses hôtels d'entreprise pour faire des trucs un peu plus green. Ce n'est pas mon urgence, mais je ne veux pas lâcher ça et ton mémoire m'intéresse énormément.

C. L. : Je suis en train de chercher des solutions un peu techniques, en termes de matériel, de manière de l'utiliser. Mon objectif premier serait de développer des workflows qui pourraient fonctionner.

J. B. : Tout dépend du coup de la source d'énergie, si c'est photovoltaïque, éolien, c'est autre chose...

C. L. : Il y a de ça, mais y a aussi dans le matériel que tu prends, est-ce que tu regardes comment il a été fabriqué, quels sont les engagements des entreprises qui le fabriquent, est-ce que tu l'achètes, est-ce que tu le loues ? Une fois qu'il marche plus est-ce que tu le ré pares... il y a toutes ces notions-là : au final ce que tu faisais un peu sans t'en rendre compte avec Cap'Ciné, vu qu'il y a une partie du matériel qui était loué...

J. B. : Oui il faut se poser la question par exemple des machines qui sont un peu vieillissantes, est-ce qu'il faut en racheter ? Toute la machine, ou juste changer les composants.

C. L. : Du coup, Ecoprod a lancé une étude avec Workflows qui est lancée là en septembre, très technique, mais intéressante, qui donnait de grandes lignes en termes de workflow un peu plus vert. Mais il y a un truc auquel je n'ai jamais pensé, mais ils conseillaient aux boîtes (ça demande un certain investissement) d'embaucher une personne en plus qui servirait à la maintenance de tout ce matériel, avoir un gars qui est formé à réparer des composants, etc. Donc dans le cadre de Bocode ce serait plus de trouver un partenariat.

J. B. : Oui plus dans le cadre de Cap « Ciné, qu'ils aient un électronicien pour réparer ce genre de chose.

C. L. : Oui c'est ça qu'eux-mêmes soient en mesure de réparer le matériel de leur client plutôt que le remplacer.

J. B. : Ouais carrément, et il y a aussi l'histoire du recyclage. Moi par exemple je n'ai rien trouvé pour l'instant pour recycler du matériel vidéo ou informatique. Il y a des associations à Paris qui font du recyclage, remettent un peu à neuf des ordinateurs, des écrans, etc., mais il n'y a pas vraiment de structure solide à Paris pour ça, si tu trouves ça m'intéresse.

C) Florent Gilard

Entretien mené au téléphone le 15/02/2021. Florent Gilard est le producteur exécutif de la société Hope Production créée par la fondation Good Planet de Yann Arthus-Bertrand afin de produire ses films tels que *Home* ou *Legacy*.

F. G : Si je résume, et si je ne dis pas de bêtises (vous me corrigez si je dis des bêtises), c'est dans l'expression même de la post-production, les pratiques notamment techniques qui pourraient être des bonnes pratiques pour la diminution des gaz à effet de serre, des problématiques environnementales

C. L. : Oui c'est ça, en fait je suis en train d'écrire mon mémoire, donc j'essayais un peu de faire la liste de toutes les pratiques qui pourraient être applicables en post-production, parce que c'est quelque chose sur lequel j'aimerais m'investir plus tard quand je serai dans le milieu, et en fait au fur et à mesure des recherches je me suis rendu compte que oui, il y a des choses à faire, mais comme vous l'avez dit dans votre mail ce n'est pas très impactant par rapport à tout ce qui peut être fait par exemple pendant la phase de production, et du coup en fait je m'interrogeais, je voulais un peu prendre la température auprès des monteurs qui sont concernés, qui se sentent un peu investis dans l'écologie dans leur vie privée, etc., comment ils appréhendraient justement le fait que dans la vie pro c'est un peu compliqué de mettre ça en place parce que ça n'intéresse pas forcément les gens parce que justement ça n'a pas d'impact quoi, enfin un très faible impact

F. G : Vous avez très bien résumé, ce n'est pas que ça n'intéresse pas, l'impact n'est pas forcément si important que ça donc du coup c'est d'autant plus compliqué de l'aborder en tant que tel. Déjà il y a plusieurs choses, en termes de post-production, est-ce qu'on va jusqu'aux sociétés de post-production, à leurs propres pratiques, c'est-à-dire politique de cafés, d'éléments achetés, etc. de consommables, de consommation de choses sous plastique, etc. qui peuvent être liées aux sociétés elles-mêmes, mais qui la qui sont de l'ordre de la pratique quotidienne de la partie écologique, où est-ce qu'on se circonscrit à la partie vraiment technique, auquel cas, globalement pour moi le seul élément sur lequel il y a un impact et qui peut être corrigible, en tout cas à réfléchir, c'est le transfert des fichiers et le stockage. Parce qu'aujourd'hui les écrans ce sont des LED ce n'est pas ce qui consomme le plus et il n'y a pas de technologies... même les OLED arrivent donc en gros la technologie nous amène vers les choses qui consomment moins. On ne va pas vers des technologies j'entends de support d'image, un cathodique va consommer bien plus d'électricité qu'un grand LED aujourd'hui. J'entends par là qu'aujourd'hui la technologie nous pousse entre guillemets, même si ce n'est pas la problématique énergétique vers des choses qui ne seront pas forcément plus consommatrices, les ordinateurs eux-mêmes sont de plus en plus puissants, mais ne demandent pas forcément plus d'électricité pour être refroidis (je parle des ordinateurs), et donc je pense que le souci c'est l'augmentation des quantités de data et donc leur stockage et leur gestion.

C. L. : Après il y a aussi la gestion du matériel de post-production quoi, une fois que ça marche plus qu'est-ce qu'on en fait ? Est-ce qu'on essaye de le réparer, est-ce qu'on le donne ?

F. G : Après il y a une vraie question, mais qui est beaucoup plus large que la post-production c'est : à quoi ça sert de passer en 8K en gros ? Mais là le truc il est au-delà de la simple partie post-production. À quoi ça sert de faire des images en 8 k ? Déjà je me pose la question moi-même en 4k, à un moment donné je ne suis même pas sûre que ça ait un sens même esthétique... Mais donc ça c'est plus large. Oui après il y a le matériel lui-même. C'est sûr. Après c'est compliqué, avec les nouveaux types de machines, il faut aller voir plus loin parce que quand on voit que les nouvelles machines aujourd'hui on peut monter sur un iMac, mais que tout est soudé à la carte mère... en fait, même s'il y avait une volonté de réparer, soit on travaille avec une machine qui marche moins bien, il n'y a même plus aujourd'hui la possibilité de les upgrader quoi. C'est pour ça que souvent dans la partie post-production ça dépasse même souvent la contingence de la post-production c'est-à-dire que, y a toujours possibilité de faire aujourd'hui des ordinateurs sur mesure qui sont peut-être plus évolutifs, je me pose la question. Je pense néanmoins que le plus gros truc c'est le transfert de fichier. On passe notre temps à s'envoyer des fichiers de 2-3 Go par internet, ce qui est là en l'occurrence une aberration et d'uploader 15 versions sur Vimeo, en stream, là il y a un impact qui commence à être augmenté qui n'existait pas forcément avant. Après, en même temps, la dématérialisation des fichiers avant on envoyait de grosses cassettes en plastique à une chaîne : maintenant on uploade un fichier vidéo, je pense néanmoins que c'est moindre.

C. L. : Oui c'est ça il faut voir aussi la balance quoi, le passage au numérique est ce qu'on n'arrête pas de dire que le numérique est très polluant, mais au final cela a quand même apporté beaucoup de solutions écologiques alors que ce n'était pas le but premier non plus quand on est passés au numérique

F. G : Après je pense vraiment que dans la gestion au quotidien de la quantité de data, on a de plus en plus gros serveurs, on a tendance à de plus en plus en streamer, mais après, y a un impact, je pense qu'il y a des nouveautés types de serveurs... je pourrais vous renvoyer vers une petite boîte qui s'appelle Yotta, vous irez voir de ma part Julian qui fait de la post-production et du motion et la partie graphique et 3D qui essaye de mettre en place des serveurs en bain d'huile pour avoir une moindre consommation, et eux ont une politique vraiment de diminution de consommation de gaz à effet de serre, etc., mais je pense néanmoins que ça reste assez... c'est plus facile en production qu'en post-production. Enfin ce n'est pas plus facile, mais il y a plus de sujets à mon avis. Mais vous pouvez écrire un mail à Julian de ma part en lui disant qu'on en a parlé, que vous cherchez des renseignements sur la politique de baisse énergétique de la post-production. Lui je sais qu'ils sont en démarche dans sa société pour essayer de voir. Ils ont eu des solutions de stockage, etc.

C. L. : Super, merci, je vais lui écrire. Je voulais aussi vous demander, puisque vous êtes la société de production qui a produit *Legacy*, donc en me renseignant un petit peu j'avais appris que du coup Yann Arthus-Bertrand avait décidé de réutiliser les images qu'ils avaient déjà tournées, c'était plus pratique et ça permettait de ne pas retourner des rushes et donc de ne pas renvoyer des gens, etc.

F. G : Exactement et sinon on a fait qu'avec des dronistes en local

C. L. : Et du coup, est-ce que vous pensez que ce serait possible d'entrer en contact avec un monteur ou un assistant de ce film-là, parce que j'aimerais bien avoir juste le retour d'expérience pour savoir s'il avait été sensibilisé à ces questions écologiques avant d'arriver sur le film ?

F. G : Je peux vous donner le contact de Yen qui a monté, mais Yen a monté Home et on est nous-mêmes... Comment dire... ce sont déjà des personnes qui sont elles-mêmes sensibilisées et qui travaillent sur le sujet depuis longtemps, et en l'occurrence c'était Yen qui avait décidé de faire avec les archives. Après je peux voir avec Yen si ça vous intéresse de la contacter, qui est la monteuse du film, mais en l'occurrence c'était inhérent en fait c'était plutôt Yen qui voulait absolument faire ce film comme ça et donc voilà. En l'occurrence la monteuse avait ça comme partie prenante dès le départ, mais après c'est particulier parce qu'on a 15 ans d'images avec Yen donc c'est plus facile aussi pour une production comme nous de le faire.

D) Matthieu Lère

Extraits d'un entretien mené au téléphone le 18/02/2021. Matthieu Lère est chef monteur depuis plus de vingt ans et s'est spécialisé au cours de sa carrière dans des programmes relativement engagés.

C. L. : Comme tu as pu voir, je suis en train de faire mon mémoire de fin d'études et donc je voulais m'intéresser à l'écologie, mais en particulier dans la post-production

M. L. : C'est original comme sujet !

C. L. : En fait on nous demandait de faire des recherches en rapport avec notre projet professionnel et bon ben voilà je voudrais devenir monteuse, et moi l'écologie c'est quelque chose qui m'intéressait voilà j'essaye de m'engager au maximum dans ma vie privée et je voulais voir dans quelle mesure c'était possible dans la vie professionnelle. Parce que donc du coup j'avais remarqué que dans l'audiovisuel ça commençait un petit peu à s'instaurer surtout sur la production dans les tournages, etc. Comme je ne trouvais pas d'infos sur la post-production bah justement ça m'intéressait savoir pourquoi il y avait si peu d'infos.

M. L. : D'accord, alors, oui je comprends, c'est un chouette projet. Moi, si tu veux, c'est par conviction aussi, alors je suis monteur depuis plus de vingt ans dans le documentaire comme dans le reportage. L'écologie comme tout le monde ça fait longtemps qu'on en parle, il faut aussi l'appliquer, on voit les dégâts au quotidien, et c'est vrai que j'ai eu la chance de travailler dans différentes agences de presse qui eux aussi avaient à même de vouloir faire de l'investigation sur les problèmes environnementaux et du quotidien. Donc ça va avec les collections *Vert de Rage* au sein de Premières Lignes que tu connais, voilà avec Martin. Martin on se connaît depuis la création de *Cash Investigation*, on a bossé ensemble sur le greenwashing par exemple, le numéro 2 de *Cash*, tu vois, sur les téléphones portables donc c'était quelque chose... ça m'a toujours pour des raisons politiques, des engagements personnels plutôt, voilà, donc voilà pourquoi j'ai participé au montage de pas mal de documentaires environnementaux qui soient à la fois en France sur le problème des anciennes mines d'uranium, j'ai fait un documentaire sur l'eau du robinet en France : est-ce qu'elle est potable et comment elle est potable. Et voilà et puis j'ai travaillé donc avec Martin sur deux saisons de *Vert de Rage* avec des questions simples du genre : nos vêtements, issus d'Indonésie, par rapport à la pollution de la fibre textile. Et donc là on a fini la nouvelle saison depuis 3 semaines, elle est en finitions en post-production (étalonnage, mixage). Ce sont 3 nouveaux épisodes un peu différents dans le sens où ce sont des documentaires ou à la fois la France est concernée par une pollution, et un pays étranger. À savoir, le problème des phosphates au Maroc qui crée des impacts environnementaux sur la santé des gens, et également si tu veux ce phosphate on s'en sert pour enrichir les sols dans la production de masse par exemple des pommes de terre qui est quand même un des aliments les plus consommés en France, et on retrouve du cadmium. Et donc Martin a mis en place tout un protocole avec des chercheurs pour alerter, et à la différence de la première saison, là il y a une campagne d'impacts. C'est-à-dire qu'après avoir constaté les dégâts sur l'environnement, sur les gens sur le plan santé, avec mise en place d'un protocole d'analyse avec des chercheurs qui jouent le jeu (dans le sens que ça les intéresse beaucoup), c'est de faire une conférence et de voir après

comment ça se développe au niveau des médias, des pétitions, voire également des sénateurs ce qu'ils relaient, les ministres, les députés européens selon les épisodes, de poser des questions en disant qu'il faut que ça change. C'est super parce que, c'est comme les *Cash Investigation* qu'on a fait sur les téléphones portables, sur le Greenwashing, on revenait en expliquant voilà, les dégâts des minerais rares, etc. on ramenait un scandale, mais après on se disait « tiens on donne pas aux gens les moyens de remettre en cause ça », tu vois il y avait un petit côté on ramenait chez nous et on donnait conscience de l'information aux gens en disant : voilà, maintenant vous être libre de continuer à acheter tel ou tel téléphone, avec ces marques plus ou moins équitables ou pas équitables, mais on se disait « tiens, il faudrait peut-être trouver autre chose pour ces personnes là-bas qui n'ont pas de moyens de pouvoir avoir un levier », c'est Martin qui a eu cette idée la qui est vachement bien c'est-à-dire que quand il fait des prélèvements là-bas il donne après des résultats aux associations locales comme en Indonésie qui après essayent de faire levier auprès de leur gouvernement, et ça, c'est super bien.

C. L. : C'est super et puis en plus j'avais vu du coup, parce que je me suis vachement intéressée à *Vert de Rage* pour le mémoire (je m'en sers un peu dans une de mes parties qui est justement sur la prise de conscience). Et en suivant des interviews que Martin avait pu faire, j'avais remarqué que pour lui ça lui tenait vachement à cœur après qu'il ait un retour justement... Je ne l'ai pas appelé, mais parce que du coup je me sers un peu de vert de rage, mais j'essaye de m'orienter plus sur la post-production derrière donc je ne voulais pas non plus l'embêter avec mes questions.

M. L. : Il est journaliste dans *Vert de Rage*, après ses convictions... on est journalistes, on n'est pas militants, même si après la frontière elle est toujours ténue. C'est-à-dire qu'il n'y a un Martin Boudot soucieux, militant, écologiste et un Martin Boudot journaliste. Il y a Matthieu Lère soucieux de l'écologie du social et de la politique (je ne sépare pas l'écologie de la finance ou du social, c'est un ensemble), et il y a Matthieu Lère le monteur. Dans les films on fait attention à donner la parole (je n'aime pas ce mot-là) aux « adversaires », aux « méchants », pour entendre leur version à eux c'est normal, c'est la contradiction, c'est un débat.

C. L. : Et du coup le Matthieu Lère, monteur, pour toi c'est important de mettre ces sujets en avant dans les médias ? Et par rapport à ton travail directement les outils que tu utilises, etc. est-ce que toi tu trouves que ça manque de cohérence ? Ou du coup ça ne te pose pas forcément problème que la post-production soit polluante même si ce n'est pas hyper impactant ?

M. L. : Si c'est un problème parce qu'il y a de très bons rapports, que je te conseille de le lire, d'une étude faite par Greenpeace qui est sur la pollution du numérique : moi c'est un sujet qui m'intéresse énormément je connais des gens qui sont au sein de cette ONG, on en a parlé, et voilà j'ai lu le premier rapport, je me pose des questions. Parce que tu vois le problème du refroidissement des data centers, à la fois la dématérialisation du numérique c'est aussi qu'il y a quand même une pollution. Un courrier avec une pièce jointe je sais plus combien ça dégage, mais l'impact, voilà, ça se questionne donc aujourd'hui le numérique est là. Il y a eu des questions est ce qu'on tourne trop, alors c'est une question je dirais oui : je trouve qu'on tourne trop parce le numérique permet ça, à l'époque c'est différent il y avait les tournages en pellicule, mais moi j'ai connu les cassettes, en beta et en tournage les

cameramans partaient avec je ne sais pas, disons, vingt cassettes, et c'était à eux de gérer leur stock. Comme là ce sont des cartes, on est passés à des quantités astronomiques on est sur des téra d'images. La différence, c'est que sur le coup de l'investigation on ne sait jamais ce qu'on va trouver donc il faut tourner beaucoup d'où les caméras cachées et tout ça. Donc c'est vrai que ce sont des questions qui se posent. Alors après tu as des boites de production et de post-production qui mettent en place un côté équitable c'est-à-dire qu'on fait attention déjà : extinction des lumières et des stations de montage tous les soirs, ce n'est pas le cas il y a vingt ans ! Il y a vingt ans on quittait le logiciel, mais on n'éteignait pas forcément les lumières ! Et puis il y a aussi, ce qui était le cas de Bocode, il y a aussi des arbres plantés. Ya également sur des documentaires, des boites de production qui payent leur empreinte carbone après le tournage. C'est-à-dire qu'ils ont pris en compte les déplacements (aujourd'hui ça fait un peu bizarre dans le sens où on est un peu tous bloqués avec le covid) et il y en a qui payent leur empreinte carbone. Donc y a des fois sur des tournages, maintenant, des boites de production agence de presse, qui au lieu de faire un Paris-Marseille en avion, ils demandent aux journalistes de prendre le train.

C. L. : OK c'est cool parce que c'est vrai que quand j'ai commencé à faire des recherches souvent me répondait oui bon bah y a des choses à faire, mais ce n'est pas ce qui impacte le plus, donc nous en tant que boite de production on ne s'intéresse pas à ça en premier et puis tant pis si on n'est pas cohérent sur toute la ligne quoi.

M. L. : C'est vrai que ce n'est pas simple, je reconnais que ça ne l'est pas, en tout cas y a des initiatives qui se font, en tout cas du local après c'est propre aussi à chaque réalisateur, y en a qui sont vraiment plus engagés que d'autres qui n'en ont vraiment rien à faire, d'autres qui essaient de gérer au mieux leurs convictions avec leur profession. Des billets de train, ou mutualiser c'est à dire que si à un moment donné un cameraman est à tel endroit bah on lui demande des images, on ne va pas renvoyer une équipe c'est complètement stupide !

C. L. : Ça t'est déjà arrivé de te retrouver sur des productions où le sujet était un petit peu à visée écolo et en fait derrière c'était produit n'importe comment et ça te posait problème ou non en général tu tombes sur des productions à peu près cohérentes ?

M. L. : J'ai plutôt la chance de travailler avec des boites cohérentes. En général ce sont des boites très engagées donc il y a une éthique. Après on n'est pas parfait, mais j'ai toujours travaillé avec des gens qui ont, je dirais, ouais une sorte d'ADN liée au corps sur l'engagement sur l'information, la transparence le journalisme et une éthique et donc en fonction de ça, il n'y a pas d'abus après ce n'est pas possible de mettre 100 % tout écolo, on ne peut pas faire un tournage à vélo... je caricature, ce n'est pas que l'écolo est tout le temps à vélo, mais ce n'est pas tout le temps simple. Par exemple, je ne sais pas si Yann Arthus-Bertrand qui a fait le best-seller *La Terre Vue du Ciel*, c'est quand même pris en hélicoptère, lui de son côté, il a réglé ça ?

C. L. : Apparemment oui c'est ce qu'il essaye de faire comprendre à tous ceux qui le ciblent vachement là-dessus, c'est qu'en fait il s'en est rendu compte trop tard de

l'impact qu'il avait sur la planète, et il essaye de rattraper tout ça. Par exemple, il a sorti un film il y a quelques semaines qui est la suite de *Home*, qui s'appelle *Legacy*, et en fait ce film-là il n'a pas du tout tourné de nouvelles images il a utilisé que des archives de ses anciens films et les rares images qui sont nouvelles il a commandité des dronistes, il n'a pas envoyé d'équipes là-bas, donc il essaye de se rattraper un peu là-dessus.

M. L. : Bah voilà, je ne le connais pas du tout, mais c'est vrai que ça a été des questions qu'il y a eu. On s'est dit, tant mieux ça fait un best-seller c'est vendu, moi je trouve aussi d'autres trucs c'est un esthétisme d'une mise en extérieur et pas dans le terrain, c'est à dire que c'est tellement plus simple de voir d'en haut en termes de sémiologie de l'image, tu es au-dessus, monsieur est au-dessus de la terre... bon... il montre des coins incroyables, c'est vrai, après je savais que son staff ce n'est pas n'importe quoi avec des hélicos et compagnie donc ça me questionnait. Je me dis, à un moment donné, c'est comme peut être Nicolas Hulot et Ushuaia a une époque, le staff c'était un truc de barjo ! Des équipes avec des hélicos, enfin, à un moment donné, voilà... Alors est ce qu'il a fallu passer par ça pour prendre conscience de la planète et de sa beauté... ? C'est un autre débat quoi !

C. L. : Moi j'ai l'impression qu'en fait l'écologie au cinéma et à la télévision elle est passée par étapes d'abord il fallait faire en sorte que les sujets intéressent parce qu'on en voit de plus en plus, mais il y a vingt ans c'était quand même vachement minime à la télé et au cinéma et maintenant que ça intéresse les gens, les productions se posent un peu plus la question de la manière dont ils produisent.

M. L. : C'est vrai, après il y a toujours un souci, il ne faut aussi pas oublier (je pense qu'il y aura d'autres personnes beaucoup plus à même de te répondre par rapport à ça), ce sont déjà les sommes investies dans le documentaire ne sont pas les mêmes que dans le cinéma, et qu'un documentaire (pour la télé je parle) touche moins d'argent qu'une émission de divertissement. C'est-à-dire que tu fais venir des stars avec des milliers de lumières pour éclairer des plateaux, là tu as des budgets plus importants que de faire un documentaire sur l'alimentation comme a fait Benoit Bringer au sein de Premières Lignes. Voilà, ce sont des budgets qui sont moindres et il faut essayer de trouver des solutions. Ya ça aussi, ce n'est pas simple. Informer ça ne se fait pas... surtout aujourd'hui, on se rend compte de tout le combat de la liberté d'informer, le droit d'informer parce que beaucoup de médias sont maintenant au sein de gérants économiques de grands groupes, il reste des boîtes indépendantes, agences de presse, journaux comme Mediapart, et les budgets ben c'est compliqué. C'est une économie qui n'est pas simple, d'informer. Même si on essaye aujourd'hui, le documentaire a pris sa place au sein des festivals, la preuve, il y a eu des documentaires (non écologiques) comme *Fahrenheit 9/11* de Michael Moore qui a été primé à Cannes, tu te dis « tiens ! le documentaire peut avoir sa place au sein de grands festivals de cinéma », et que les gens en effet sont très demandeurs ! y a eu des succès comme *Tous au Larzac*, c'est vrai que les gens sont très demandeurs maintenant de documentaires, reportages, le succès de Cash a permis cela aussi ! C'est vrai que c'est chouette, moi j'ai la chance de pouvoir faire découvrir, transmettre, faire connaître des vies, des situations de gens, des situations écologiques, sociales, politiques dans le monde. Je trouve ça plutôt chouette, moi c'est un truc de montage qui me plaît énormément : transmettre et donner à connaître l'engagement de tel monsieur en Indonésie, de cette militante en

Afrique du Sud concernant les terrils miniers par rapport à l'or que tu as pu voir dans *Vert de Rage*... c'est vachement gratifiant. Après, moi le but ce n'est pas le sujet, c'est donner connaissance, après chacun fait comme il peut. Mais, au moins il ne pourra pas dire « je ne savais pas ». Maintenant, moi ce qui m'intéresse c'est dire « continue à acheter du H & M, mais il y a un moment donné moi je t'ai montré pourquoi les fringues n'étaient pas chères, pour quelles raisons, comment elles étaient teintes et comment ça pollue ! ». C'est juste de donner connaissance. Après chacun se positionne comme il veut et comme il peut.

[...]

Par exemple un autre truc tout bête, il y a d'autres boîtes, ce sont des gouttes d'eau, mais quand on demande du papier y a des bacs de papier recyclé. Quand on va prendre des notes moi ça m'arrive et je suis le premier à le faire, à dire « ne prend pas une ramette de feuilles neuves, tu n'as pas des papiers qui ont été imprimés et qui ne servent à rien parce qu'ils ont été mal imprimés ? », et donc j'utilise le verso de la feuille parce que j'en ai juste besoin pour prendre des notes le temps d'un visionnage, y a ces trucs-là, y a plein de trucs ! Sur de petits détails il y a des boîtes de production et post-production la machine à café : des gens préfèrent ne plus avoir des machines à café que des boîtes louent, donc ont chacun amène soit sa machine à café soit ils ont acheté une machine ensemble et il y a plus de gobelets en plastique, mais des mugs avec la règle, « tu prends le mug pour la journée tu le laves le soir parce que ce n'est pas l'homme ou la femme de ménage qui va faire la vaisselle — ou l'assistant ! » et également le café on se l'achète au supermarché, tu vois ce que je veux dire, c'est des petits trucs qui sont des petites avancées quoi !

C. L. : C'est ça c'est que c'est le moindre petit pas permet de sensibiliser le voisin de bureau, etc., et du coup après qui commencera à se poser un peu plus de questions quoi, je trouve ça important les petits gestes en entreprise comme ça c'est tout bête. Ça ne coûte rien à personne et puis ça fait un petit peu avancer la machine.

M. L. : Exactement donc voilà donc... Martin les mugs est très à cheval là-dessus ça lui arrive régulièrement de dire à d'autres d'arrêter de prendre 14 gobelets parce qu'ils en ont pris un le matin : « met un coup de marqueur pour que tu le repères ! » et il a complètement raison ! ce n'est pas : « tiens j'ai soif je prends un gobelet », c'est : « j'ai mon gobelet, je vais m'en servir 10, 15, 20, fois dans la journée pour le café, l'eau », je trouve que c'est logique. Après moi c'est une vraie question, pour en revenir sur la post-production, le côté des mails, les liens *Vimeo*... mais le stockage sur les data centers qui sont je ne sais pas où, majoritairement en Virginie, je crois que sans mentir plus de 70 % à 80 %, à vérifier, du trafic quotidien du web passe par la Virginie. Et ce sont des centrales de refroidissement, il y a tellement de racks de stockage, moi je trouve que le rapport de Greenpeace est vachement intéressant là-dessus.

C. L. : C'est ce qu'ils conseillent aussi un peu je ne sais pas si tu as vu passer les sociétés comme Ecoprod qui essayent de militer un peu. Ecoprod en fait c'est une boîte qui incite les productions audiovisuelles à faire des productions plus vertes ils ont travaillé entre autres avec une autre boîte qui s'appelle Workflowers qui eux s'attardent surtout sur les données numériques, les codecs, etc., pour essayer de trouver des solutions pour un audiovisuel un peu plus green quoi, et en fait les data center ils conseillaient aux boîtes, puisque ce n'est pas possible de ne pas passer

par des data center aujourd'hui pour faire de l'audiovisuel, ils conseillaient aux boîtes de se renseigner sur les data center qu'ils employaient parce que tu peux choisir chez qui tu héberges les serveurs, etc., et en fait il existe dans le monde quelque part des gens bien qui ont des data centers bien, qui tournent à l'énergie verte.

M. L. : C'est une vraie question qui va se poser, celle qui se pose là des boîtes de production : le Covid. Moi j'ai fait deux documentaires durant le premier confinement chez moi, donc évidemment avec eux je travaillais avec un réal à Paris, un cameraman en Meurthe-et-Moselle, et traductrice à Taïwan, je ne te cache pas que ce n'était pas tout le temps simple, mais bon on s'est adaptés, c'était un truc pour Arte. Donc évidemment beaucoup de Zoom, de bande passante, de lien *Vimeo*, de mails, tu te dis : « data centers, refroidissement, pollution ! ». Mais d'un autre côté, je ne me déplace pas ! Beaucoup de gens aujourd'hui se posent la question, dans la profession « finalement on se rend compte qu'on pourrait très bien travailler tous en télétravail et pas tout le temps se voir ! ». Après moi j'aime bien en montage parce que c'est un vrai dialogue, ce n'est pas simple le télétravail. Ça se passe bien quand tu es avec quelqu'un que tu connais depuis longtemps, on a des automatismes de travail et de confiance, voilà, mais ce n'est pas simple ! Et donc on s'est posé la question de la pollution : oui on envoie par internet, mais en même temps on ne se déplace pas. Je pense à un autre petit détail, je vois des courriers des fois avec des signatures qui marquent en bas un petit texte légal qui dit d'éviter d'imprimer, et il n'y a pas de pièce jointe exprès, si tu en a besoin on te l'envoie, mais c'est pour éviter de renvoyer en répondant la pièce jointe. Tu suis des threads d'email ou l'autre a renvoyé pour dire oui, il a renvoyé la pièce jointe, si tu ne l'avais pas fait déjà ton fichier au lieu de faire 3 ou 4 mégas il fait 2 ko.

C. L. : Ça, c'est une histoire de sensibilisation les gens ils ne se rendent pas compte de ce que ça consomme internet et notamment les boîtes mail.

M. L. : Moi c'est un truc que je voulais faire en sujet de documentaire, la pollution numérique, c'est un truc... Je me pose la question en tant que citoyen et pas en tant que monteur ! [...] Ya aussi les mises à jour de logiciel, franchement y a des mises à jour de *MediaComposer* y a des fonctions je sais toujours pas à quoi elles servent, moi du moment qu'il y a *cut*, *fondus*, tu vois des trucs simples... mais on me dit non il faut changer parce que la station ne peut plus supporter la nouvelle version de *Media Composer*, tu demandes ce qu'est la nouveauté, mais je sais pas, mais moi dans le doc, c'est la base quoi : les *bin*, *fondus*, les *title*, le *cut*, *trim*, *matchframe*, c'est des fonctions qui marchent depuis plus de trente ans ! on pourrait avoir des logiciels beaucoup plus allégés qui pourraient être installés sur des stations beaucoup plus simples ! Mais voilà, sur l'écologie par exemple, est-ce qu'il vaut mieux du wifi ou des CPL ? Ce sont des questions qui peuvent se poser aussi tu as des gens le wifi, les ondes, c'est moyen ! d'autres qui sont intolérants et d'autres qui ont fait les choix de mettre tout en CPL. Alors c'est galère, il faut tirer du câble, il faut se brancher... Ouais, mais au moins, voilà ce sont aussi des choix d'éthique qui se posent !

C. L. : Non, mais c'est vrai que tu soulèves encore plus de questions que c'est que j'avais déjà trouvé c'est super intéressant, mais ouais en conclusion c'est qu'il y a énormément de fronts, mais que ce soit dans le terme professionnel la post-production audiovisuelle que sur le terme éthique en tant que citoyen quoi donc c'est vrai que c'est hyper général

M. L. : Oui je pense que ces questions-là se posent dans n'importe quel corps de métiers au sein d'une entreprise les lumières à éteindre c'est des petits gestes, comme ces boutiques qui sont restées allumées à Paris pendant les 2 mois et demi de confinement ! tu ne peux pas éteindre la lumière ? Je ne peux pas sortir je m'en fous de ta lumière le soir. C'est ce que fait très bien et de plus en plus des boîtes de post-production marquent devant la porte « n'oubliez pas d'éteindre votre station, de couper le chauffage, la lumière », comme chez soi ! Je trouve qu'il y a enfin de compte de plus en plus cette démarche de dire « faites chez nous ce que vous faites chez vous ». Quand tu changes de pièce, tu éteins la lumière, tu n'as pas besoin de blinder de chauffage ou de clim ! on est à 19 en salle de montage, si on a froid on se met une petite laine enfin ce sont des trucs de bon sens !

C. L. : Oui et ça s'est un peu perdu aussi j'ai l'impression de bon sens

M. L. : Oui moi je reste optimiste je vois plutôt le verre à moitié plein qu'à moitié vide sinon on se met une balle quoi. Mais tu as raison, les problèmes sont compliqués, y a plusieurs fronts, y a une sorte d'urgence climatique il faut garder espoir, là c'est compliqué avec le covid, mais des choses peuvent se faire et doivent être faites. Mais moi je n'ai pas la solution c'est des petites choses au quotidien en tout cas moi ça m'a toujours importé d'être sur des documentaires engagés et c'est là où je me retrouve pleinement et c'est le choix que j'ai fait de mettre en pratique ces choses qui me tiennent à cœur et de pouvoir le faire à travers les histoires et les enquêtes, les histoires de personne dans le monde entier, enquêtes par des journalistes qui eux également ont des convictions et sont sensibles à des sujets sur la parité homme et femme, l'écologie, la redistribution des richesses, la décroissance, ces choses-là quoi !

E) Clara Borgen

Entretien mené par email le 22/02/2021. Clara Borgen est monteuse en documentaire et a été assistante-monteuse sur *Legacy* de Yann Arthus-Bertrand.

C. L. : Selon vous, le cinéma, et le documentaire en particulier, est-il en mesure d'éveiller les esprits sur la question de la crise environnementale ? Pouvez-vous justifier votre réponse ?

C. B. : Oui il l'est, mais sans se faire d'illusion sur sa portée d'action. Il permet de maintenir l'écologie dans le paysage politique, de relancer des dynamiques, d'éveiller de petites prises de conscience, mais je reste dubitative sur la capacité d'un documentaire seul à renverser la table. Un particulier qui le regarde et qui est touché par ce thème va peut-être mettre en place de petits gestes dans sa vie quotidienne, mais de là à s'engager réellement il y a un grand pas, et les entreprises, les grands pollueurs ne s'en soucient que très moyennement à moins d'être particulièrement visés. Le documentaire peut donc être un petit élément de réponse à une prise de conscience et d'engagement beaucoup plus vaste.

C. L. : Avez-vous des exemples, des anecdotes ?

C. B. : Avec le documentaire *Legacy* de Yann Arthus-Bertrand sur lequel j'ai travaillé, j'ai été honnêtement assez surprise de l'émotion forte qu'il a pu susciter chez certains de mes amis, que je ne pensais pas particulièrement impliqués dans les questions écologistes. Donc c'est très bien, le film a réussi à ratisser large ! Mais je ne suis vraiment pas sûre que ces amis vont pour autant aller en manifestation pour le climat, ou interroger leurs députés sur leurs actions, arrêter la viande ou ne pas s'acheter de grosse voiture... Je grossis le trait, mais tout ça pour dire que la portée est très progressive. Au-delà de ça, ce qui me questionne c'est la part de greenwashing induite par de potentiels partenaires associés (directement ou non), par exemple, lors de la diffusion de *Legacy* sur M6, ça m'a fait rire jaune de voir que la coupure pub était remplie d'annonces pour des SUV hybrides prétendument écolos, pour des produits profondément capitalistes et polluants, qui se payent un vernis écolo de cette manière. C'est aussi la force (et le problème) du capitalisme de savoir ingérer les critiques à son encontre pour reformater son modèle perpétuellement sans pour autant le détruire.

C. L. : Que pensez-vous de la légitimité, de la crédibilité de ces films s'ils ne sont pas produits et/ou post-produits en respectant ces valeurs ?

C. B. : C'est évidemment une question importante à se poser, et certains documentaires peuvent apparaître très cyniques lorsqu'on sait comment ils sont produits derrière. Je pense que c'est comme dans le reste de la société, les productions sont tiraillées entre budget, temps et ambitions écologiques. Yann Arthus-Bertrand a été beaucoup critiqué à cet endroit avec les voyages en hélicoptère par exemple. Et la question est totalement légitime ! Aujourd'hui par exemple pour les tournages à l'étranger, on fait appel à des équipes sur place plutôt que de faire déplacer les nôtres, et les tournages sont pour la grande majorité effectués au drone et plus en hélico. Pour le coup, quand la technologie alternative existe (et qu'elle coûte probablement moins cher) c'est assez simple de faire la transition. Par contre, quand les productions ont investi dans du matériel lourd et onéreux il y a quelques années (quand les consciences étaient moins éveillées, disons) la question de changer de modèle est sans doute plus compliquée. Mais on

ne peut pas faire la morale au reste du monde sans balayer devant sa porte. Sans parler d'exemplarité absolue, la production et la postproduction doivent nécessairement s'engager sur ces terrains-là (si je voulais être moi-même un peu cynique, je dirais que c'est important ne serait-ce que pour se protéger des futures critiques qui pourraient démonter la légitimité du message du film !).

C. L. : Faites-vous une différence entre les films environnementaux et écologistes ? Dans quelles mesures ?

C. B. : Sans avoir trop réfléchi à la question, je dirais qu'un film écologiste a une visée plus militante qu'un film environnemental. Un film environnemental se concentrerait peut-être plus sur l'esthétique de l'environnement à protéger, la beauté, l'émotion, etc., là où un film écologiste tirerait plus du côté des solutions sociétales et politiques à mettre en œuvre. Mais je ne suis pas certaine que la frontière soit si dessinée...

C. L. : Avez-vous déjà travaillé sur des documentaires traitant de l'environnement (cinéma, TV, web) ? Si oui, pouvez-vous les citer ?

C. B. : Oui, sur *Legacy, notre héritage* de Yann Arthus-Bertrand (Hope Production), sur un film en cours de production qui s'appelle *La Bulle Verte* de Coco Tassel (Petit à Petit productions).

C. L. : Avez-vous choisi d'y prendre part par conviction ? Comment avez-vous travaillé avec votre réalisateur, votre engagement pour l'écologie avait-il une place dans cette dernière écriture du film ?

C. B. : Non, je n'ai pas choisi d'y prendre part par conviction, mais parce que c'est du travail ! Je n'irai certainement pas travailler sur un film où le réalisateur a des engagements racistes par exemple, ou allant totalement à l'encontre de mes propres convictions, et j'ai quand même choisi d'orienter mon environnement professionnel dans la direction du documentaire de création, du film d'auteur, mais je n'ai pas le luxe (ni l'envie, d'ailleurs) de sélectionner plus précisément les projets sur lesquels je vais travailler. Au-delà de ça, je ne suis pas certaine que le travail de montage soit un endroit où l'on met en avant un quelconque engagement militant. Le montage, pour moi, c'est le moment où l'on cherche à extraire la substance sensible d'images qui ont été précédemment enregistrées, à construire un discours cohérent en les associant. Le thème, la visée du film existent avant le travail de postproduction. On peut évidemment trouver des orientations inattendues, réécrire en partie avec les images, mais le but global du film nous précède. Là où le montage peut « s'engager » et avoir une force politique, c'est dans sa manière de découper les images, de prendre le temps de montrer les choses, d'être dans une recherche de forme sensible (ce n'est pas la même portée de faire un reportage pour le JT de TF1 que de travailler sur un film d'auteur, et on ne peut pas y revendiquer la même force de création).

C. L. : Selon vous, qu'est-ce qui prime ? Le message du film ? Que toute la chaîne de production respecte des valeurs environnementales ?

C. B. : On ne peut pas légitimer l'un sans faire attention à l'autre. Si on surprend un homme ou une femme politique écolo en train de négocier un gros contrat

d'exploitation pétrolière, on ne va plus le prendre au sérieux quand il nous encourage à rouler en vélo, même si dans le fond c'est une bonne idée.

C. L. : Selon vous, votre engagement pour l'écologie peut-il avoir une place dans le monde professionnel, de manière générale ?

C. B. : Il peut et il doit en avoir une, dans l'ensemble de la société, en tout cas on peut toujours poser des questions, débattre de solutions alternatives, faire connaître à d'autres collègues tel ou tel projet intéressant (et eux aussi peuvent nous en apprendre en retour), le monde professionnel n'est pas une bulle exclue de la société, il avance (lentement) avec elle.

C. L. : Avez-vous remarqué dans votre travail des mesures mises en place par les sociétés de production qui vous ont employé afin d'améliorer l'éco-responsabilité au travail ? avez-vous déjà eu l'occasion de travailler sur un workflow plus « vert » ? (Matériel loué, moins de support de sauvegarde, réutilisation des supports, minimisation des heures de rushes ?)

C. B. : Chez Hope Production, oui, comme je le disais pour *Legacy*, on envoie moins d'équipes en tournage, etc., on a un lot de disques durs étiquetés qui resservent d'un projet à l'autre, les choses sont bien organisées pour minimiser les dépenses et les impacts. Mais ce travail a pu se faire parce que c'est déjà une grosse boîte de prod, qui a le temps de se poser ces questions-là et de les mettre en place. Dans les boîtes de prod avec une économie plus précaire, c'est très compliqué, parce qu'elles n'ont généralement personne à demeure qui peut mettre en place des solutions pour le long terme et que ça demanderait un investissement financier conséquent à un instant T. Et même dans les grosses boîtes, parce qu'elles ont plus de moyens, elles peuvent aussi se permettre d'acheter plus de matériel, et donc au final, de polluer plus... Il y a encore du travail sans doute, même si les intentions sont posées.

C. L. : Si oui, y trouvez-vous un réel intérêt ? Pourquoi ?

C. B. : D'abord, d'un point de vue purement professionnel et pratique, c'est beaucoup plus agréable de travailler dans un environnement qui prend ces questions d'organisation du matériel en compte, puisque les choses sont beaucoup plus tracées, organisées, on ne court pas après un disque ou un autre, on ne passe pas des heures à régler un problème qu'on ne pensait pas arriver, etc. D'un point de vue écologique, je pense que les solutions mises en place spécifiquement en postproduction sont encore trop timides pour constater un intérêt réel, et c'est dommage.

C. L. : Si non, cela vous manque-t-il ?

C. B. : Oui, bien sûr ! C'est parfois paradoxal de se sentir profondément concernée par ces questions tout en sachant qu'à trois mètres il y a une salle remplie de serveurs qui marchent jour et nuit avec une climatisation en permanence par exemple.

C. L. : Avez-vous des idées à soumettre à des sociétés de post-production ? Selon vous qu'est-ce qui pourrait les freiner ?

C. B. : D'abord, ce qui freine, c'est évidemment le temps, et l'argent. Le milieu du documentaire est quand même pour une grande part très précaire, et fonctionne

avec peu de moyens, des budgets limités, provenant d'aides qui vont financer parfois un point spécifique de la production, c'est donc compliqué de dégager des budgets pour l'écosystème des films. Dans les très petites boîtes où je travaille parfois, j'encourage déjà à faire ce travail de fond de répertorier le matériel, de réutiliser, de comprendre comment marche un workflow et une postproduction pour ne pas courir perpétuellement après des dizaines de disques mal copiés, d'éviter des problèmes techniques, et donc aussi, écologiques ! Car plus on œuvre dans l'urgence, moins on fait attention à ce genre d'aspects. Pour les boîtes qui ont plus de moyens, il y a, je pense, énormément de choses à mettre en place. Par exemple, je me suis toujours demandé si les films qui compensaient leur bilan carbone compensent également la partie postproduction, en tout cas on ne m'en a jamais parlé, alors qu'on a des postes qui fonctionnent parfois jour et nuit, qu'on achète du matériel, etc. La question des serveurs et de comment on les refroidit me paraît importante aussi, on sait que l'Islande par exemple est déjà en train de devenir un paradis des fermes à serveurs, ça doit nous poser question, autant sur la partie physique (quand on a des serveurs au sein même des boîtes de prod), mais aussi de notre utilisation des *clouds* et autres transferts de données. Il doit exister des solutions moins polluantes, au moins en partie. Tout bêtement faire appel à des associations qui peuvent effectuer un bilan et conseiller sur des alternatives (si cela existe ! Peut-être pas spécifiquement sur la partie postproduction, mais ça serait intéressant que ça se mette en place). Faire de la veille sur les technologies et supports alternatifs moins polluants. Faire pression sur les instances culturelles (et/ou industrielles, politiques...) qui financent les films pour que des budgets soient alloués spécifiquement à ces questions.

Références utilisées dans le mémoire

Livres

- BRESCHAND Jean, *Le Documentaire : L'Autre face du cinéma*, Paris, Les Cahiers du Cinéma, 2002, 96 p.
- NEVEU Érik, *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, Repères, 2011, 128 p.
- NINEY François, *Le Documentaire et ses faux-semblants*, Paris, Klincksieck, 2009, 208 p.

Articles, études et revues

- BONVOISIN Daniel, « Le cinéma à la conquête des paysages de la nature », in *Médias plus verts que nature - L'exploitation du thème de l'environnement dans les médias*, novembre 2013, n° 8, pp. 35-41.
- . « Les fonctions narratives de la nature au cinéma », in *Médias plus verts que nature - L'exploitation du thème de l'environnement dans les médias*, novembre 2013, n° 8 pp. 42-50.
- . « L'écologie au cinéma », in *Médias plus verts que nature - L'exploitation du thème de l'environnement dans les médias*, novembre 2013, n° 8 pp. 51-56.
- ÉCOPROD et WORKFLOWERS, *Étude environnementale multicritère et prospective du secteur audiovisuel*, septembre 2020, 132 p.
- GAUTHIER Guy, « Le cinéma militant reprend le travail », in *Ciném'action*, janvier 2004, n°110, 344 p.
- INA STAT, « L'environnement dans les JT », in *Ina THEQUE*, juin 2011, n°22, 4 p.

Thèses et mémoires

- DESTOMBE Colin, *Concilier écologisme et production : comment faire du cinéma en respectant son engagement écologique citoyen ?* mémoire : département production, La femis, Paris, 2019, 57 p.

DUPONT Philippe, *Étude du documentaire écologiste comme genre cinématographique et de ses impacts individuels et collectifs au sein du mouvement social*, mémoire : département d'Histoire de l'art et d'Études cinématographiques, Faculté des Arts et Science, Université de Montréal, 2011, 56 p.

Netographie

ASTIER Marie, « Yann Arthus-Bertrand : "C'est ridicule ce que vous dites" », in *Reporterre, le quotidien de l'écologie*, [en ligne], page consultée le 26/01/2021, URL : <https://reporterre.net/Yann-Arthus-Bertrand-C-est-ridicule-ce-que-vous-dites>.

BARENGHI Jean-Marc, « Vert de rage (France 5) : le journalisme engagé de Martin Boudot », *Le Figaro*, [en ligne], page consultée le 16/02/2021, URL : https://tvmag.lefigaro.fr/programme-tv/le-journalisme-engage-de-vert-de-rage_9e0754e0-86d1-11e9-8f23-e3817de4e7dc/.

CREATIONS ORIGINALES - FORUM DES IMAGES, « Marie-Monique Robin : *Le Monde selon Monsanto* est arrivé au bon moment » [en ligne], page consultée le 16/02/2021, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=kLuzj-4kk5k>.

DEVILLERS Sonia, « Ecologie : la colère sert-elle le journalisme ? », [en ligne], page consultée le 16/02/2021, URL : <https://www.franceinter.fr/emissions/l-instant-m/l-instant-m-04-juin-2019>.

ECOLOGIC, « DEEE Ecologic eco-organisme agréé pour le recyclage », [en ligne], page consultée le 22/02/2021, URL : <https://www.ecologic-france.com/>.

ECOPROD, « ECOPROD », [en ligne], page consultée le 08/03/2021, URL : <http://www.ecoprod.com/fr/>.

FIPADOC « Prix & Jury », [en ligne], page consultée le 23/12/2020, URL : <https://fipadoc.com/fr/prix-jury>.

FOSSATI Monica, « Worklow : guide pratique », [en ligne], page consultée le 20/11/2020, URL : http://www.ecoprod.com/images/site/fiches-pratiques/ECOPROD_WORKFLOW_20171.pdf.

GAFFIOT, « GAFFIOT, dictionnaire latin-français : documentum », [en ligne], page consultée le 15/12/2020, URL : <https://gaffiot.fr/#documentum>.

- GENERATION NUMERIQUE, « Audiovisuel et environnement : une nécessaire transformation », [en ligne], page consultée le 13/01/2021, URL : <https://vimeo.com/484457661>.
- GREENPEACE FILM FESTIVAL, « Le Festival », [en ligne], page consultée le 16/03/2021, URL : <https://greenpeacefilmfestival.org/le-festival/>
- LAROUSSE Éditions, « Définitions : écoblanchiment - Dictionnaire de français Larousse », [en ligne], page consultée le 23/02/2021, URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9coblanchiment/10910961>.
- . « Définitions : écologie - Dictionnaire de français Larousse », [en ligne], page consultée le 26/01/2021, URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9cologie/27614>.
- . « Définitions : écologisme - Dictionnaire de français Larousse », [en ligne], page consultée le 26/01/2021, URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9cologisme/27617>.
- LEFORT Véronique, POELS Géraldine et QUINTON François, « Étude INA. En 20 ans, l'environnement est devenu un sujet d'information générale », *La Revue des Médias*, consulté le 24 février 2021, URL : <http://larevuedesmedias.ina.fr/series/etude-environnement-information-medias-tv-radio-climat-pollution-biodiversite-energie>.
- LEGIFRANCE, « LOI n° 2015-992 du 17 août 2015 relative à la transition énergétique pour la croissance verte », [en ligne], page consultée le 17/02/2021, URL : <https://www.legifrance.gouv.fr/jorf/id/JORFTEXT000031044385/>.
- LES ARCS FILM FESTIVAL « Hors Piste ! Déplacer les Montagnes », [en ligne], page consultée le 23/12/2020, URL : <https://horspiste.lesarcs-filmfest.com/page/deplacer-les-montagnes/>.
- LES MONTEURS ASSOCIES, « Livre Blanc de La Post-Production Cinéma », [en ligne], page consultée le 07/01/2021, URL : <https://monteursassocies.com/content/3-publications/5-livre-blanc-de-la-post-production-cinema/livre-blanc-de-la-post-production-cinema.pdf>.

UPOPI, « Histoire du cinéma documentaire | Ciclic », [en ligne], page consultée le 25/01/2021, URL : <https://upopi.ciclic.fr/apprendre/l-histoire-des-images/histoire-du-cinema-documentaire>.

ZARACHOWICZ Weronika, « *Le Roundup face à ses juges*, entretien avec Marie-Monique Robin », [en ligne], page consultée le 16 février 2021, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=ZW6UH1bm40Y>.

Filmographie

Pas de pays sans paysans, Eve LAMONT, 2005, 89min.

Notre pain quotidien, Nikolaus GEYRHALTER, 2007, 92min.

Nos enfants nous accuseront, Jean-Paul JAUD, 2008, 107min.

An Inconvenient Truth, (Une Vérité qui Dérange), Davis GUGGENHEIM, 2006.

Le Monde selon Monsanto, Marie-Monique ROBIN, 2008, 108min.

Solutions locales pour un désordre global, Coline SERREAU, 2010, 113min.

Demain, Cyril DION et Mélanie LAURENT, 2015, 118min.

Le Roundup face à ses juges, Marie-Monique ROBIN, 2017, 90min.

Vert de Rage, Paraguay : les cultures empoisonnées, Martin BOUDOT, 2019, 51min.

Vert de Rage, Indonésie : le fleuve victime de la mode, Martin BOUDOT, 2019, 53min.

Vert de Rage, Afrique du Sud : Townships toxiques, Martin BOUDOT, 2019, 54min.

Références consultées

Livres

AUMONT Jacques, *Le montage. « La seule invention du cinéma »*, Paris, Vrin, 2015, 104 p.

BOISSON Noëlle, *La Sagesse de la Monteuse de Film*. Paris, Jean-Claude Béhar Éditions, 2006, 112 p.

MURCH Walter, *En un clin d'oeil*, France, Capricci Editions, 2011, 176 p.

Articles

BERTOU Dominique, « *“Construire sa posture”, Étude ethnométhodologique sur la posture du monteur de films documentaires* » dans *Cahiers d'ethnométhodologie*, n° 2, 2008, pp. 75 — 93.

KILBORNE Yann, « *Les stratégies de résistances des cinéastes documentaristes français* » dans *Sociologie de l'Art*, 2011, n° 16, pp. 81 — 98.

SAINTENY Guillaume, « *Les médias audiovisuels face à l'écologisme en France* » dans *Écologie & Politique*, 2003, n° 27, pp. 5 — 28.

Netographie

CNC, « *Création au CNC d'un groupe d'experts sur le développement durable* », [en ligne], page consultée le 7 janvier 2021,

URL : https://www.cnc.fr/professionnels/actualites/creation-au-cnc-dun-groupe-dexperts-sur-le-developpement-durable_1310915.

CONNECT4CLIMATE, « *Connecting to take on Climate Change* », [en ligne], page consultée le 7 janvier 2021, URL : <https://www.connect4climate.org/>.

ECOCOP, « *Green Film Shooting: COP21 Special Edition – In cooperation with FILM4CLIMATE* », [en ligne], page consultée le 7 janvier 2021,

URL : <https://greenfilmshooting.net/blog/de/wp-content/uploads/sites/2/2015/12/ECO-COP-web-2015-English.pdf>.

FIPADOC, « *Festival International du Documentaire* », [en ligne] page consultée le 7 janvier 2021, URL : <https://fipadoc.fr/fr>.

FRANCE TV & VOUS, « Nos engagements environnementaux », [en ligne], page consultée le 7 janvier 2021, URL : <https://www.francetelevisions.fr/groupe/nos-engagements/nos-engagements-environnementaux-173>.

KINOKS, « Documentaire engagé - engagement et/ou militantisme », [en ligne], page consultée le 7 janvier 2021, URL : <http://kinoks.org/?Documentaire-engage-engagement-et-ou-militantisme&lang=fr>.

MONSANTO TRIBUNAL « International Monsanto Tribunal », [en ligne], page consultée le 12/01/2021, URL : <https://fr.monsantotribunal.org/>.

TF1, « COP21 - Le milieu du cinéma et de l'audiovisuel s'engage autour d'une déclaration commune » [en ligne] page consultée le 7 janvier 2021, URL : <https://www.groupe-tf1.fr/fr/communiqués/corporate-autres-documents/cop21-le-milieu-du-cin%C3%A9ma-et-de-l-audiovisuel-s-engage-autour-d-une-d%C3%A9claration-commune>.

Filmographie

Home, Yann ARTHUS-BERTRAND, 2009, 120min.

Sacrée Croissance !, Marie-Monique ROBIN, 2014, 92min.

Faut-il arrêter de manger des animaux, Benoit BRINGER, 2018, 70min.

Legacy, Yann ARTHUS-BERTRAND, 2021, 100min.

Références relatives au sujet

Livres

- BAUDON Guy, *Le style dans le cinéma documentaire*, Paris, Editions L'Harmattan, 2007, 208 p.
- INGRAM David, *Green Screen: Environmentalism and Hollywood Cinema* United Kingdom, New Ed. Exeter: University of Exeter Press, 2004, 240 p.
- NICHOLS Bill, *Representing Reality: Issues and Concepts in Documentary*. Bloomington USA, Indiana University Press, 1991, 315 p.
- ROBIN Marie-Monique, *Le monde selon Monsanto*, Paris, La Découverte, 2009, 392 p.
- . *Sacrée croissance !* Paris, La Découverte, 2014, 239 p.
- . *Le Roundup face à ses juges*, Paris, La Découverte, 2017, 288 p.

Articles

- SAINTENY Guillaume, « L'audiovisuel public et le développement durable » dans *Ecologie & politique*, janvier 2003, n° 27, pp. 217 — 20.

Thèses et mémoires

- RATA Perrine, *Le rôle du monteur dans la fabrication d'un documentaire*. Mémoire : Montage et post-production, Aubagne : IUP métiers de l'image et du son, Département SATIS, Université de Provence, 2005, 49 p.

Filmographie

- The 11th Hour*, (*La 11^{ème} Heure, le dernier virage*), Leila et Nadia CONNERS, 2007, 91min.
- Plastic Planet*, Werner BOOTE, 2011, 95min.
- Chemins de travers*, Sébastien MAJONCHI, 2017, 81min.
- L'homme a mangé la Terre*, Jean-Robert VIALLET, 2019, 98min.

Contacts établis

LAFRANCE Valérie, cheffe monteuse, Québec.

BEAUPE Julien, directeur technique chez Bocode Studios, Paris.

GILARD Florent, producteur exécutif chez Hope Production, Paris.

LERE Matthieu, chef monteur, Paris.

BORGEN Clara, assistante monteuse, Paris.

VOELTZEL Loïc, cadreur, monteur, réalisateur, La Rochelle.

DURNING Valentin, co-secrétaire chez Les Monteurs Associés, Paris.

AUBENQUE Alissa, chargée de mission chez Ecoprod, Paris.

Table des matières

Introduction	7
I L'origine du documentaire écologique moderne	11
A) La place de la nature au cinéma	11
B) Du document au documentaire	15
II Le documentaire, un moyen d'engagement	19
A) La tendance des programmes portés sur l'environnement.....	19
B) L'impact du genre sur la prise de conscience collective.....	25
III Vers un secteur audiovisuel soutenable	31
A) Un renouvellement des institutions	31
B) Les pratiques applicables en post-production	35
Conclusion	40
Annexes	43
Entretiens	43
A) Valérie Lafrance	43
B) Julien Beaupé	46
C) Florent Gilard	48
D) Matthieu Lère	51
E) Clara Borgen	58
Références utilisées dans le mémoire	63
Références consultées	67
Références relatives au sujet	69
Contacts établis	71
Table des matières	73

Écologisme et post-production dans le documentaire

Le documentaire, un moyen de s'engager pour l'environnement

Résumé :

L'objectif de neutralité carbone d'ici 2050 fixé par la France suite au Sommet de Paris en 2015 est mis en danger par un retard déjà pris, cinq ans plus tard. Afin de relever la barre, l'État compte sur un investissement plus prononcé des différentes industries. Les médias, et le cinéma en particulier, pourraient devenir de réels instigateurs d'une pensée plus respectueuse de l'environnement grâce à leur influence sur l'opinion publique.

L'objectif de ce mémoire est d'évaluer comment le documentaire peut participer à l'effort collectif. En partant des premières représentations de la nature au cinéma, jusqu'à l'engagement certains documentaristes dans une forme de militantisme, nous établissons un lien certain entre le maintien du sujet « environnement » dans le paysage socio-politique et l'augmentation actuelle du nombre de documentaires écologistes.

Ce lien soulève néanmoins une incohérence entre message porté et moyens de production mis en place. Le secteur audiovisuel étant désormais entièrement passé au numérique, l'utilisation des différents outils de post-production soulève la question de leur empreinte sur l'environnement. Nous cherchons ici à comprendre comment les professionnels de la post-production peuvent assumer leurs convictions écologiques en participant activement et de manière raisonnée à la fabrication de ces films porteurs d'un message écologiste.

Mots-clefs :

Montage, post-production, documentaire, écologisme, écologie, soutenabilité, environnement, engagement, action collective

Environmentalism and post-production in documentary films

Documentary films as vehicles for environmental commitment

Abstract:

The objective of carbon neutrality by 2050 set by France following the Paris Summit in 2015 is endangered by a delay already observed five years later. In order to raise the bar, the State expects a greater investment from the various industries. The media, and particularly cinema, could become real instigators in a more environmentally friendly way of thinking thanks to their influence on public opinion.

The aim of this *mémoire* is to estimate how documentary can contribute to the collective effort. From the first representations of nature in cinema, to the involvement of some documentary filmmakers in a form of activism, we establish a sure link between the upkeep of the subject "environment" in the socio-political landscape and the current increase in the number of environmental documentaries.

This link nevertheless raises a contradiction between the message conveyed and the means of production put in place. As the audio-visual sector has now gone entirely digital, the use of different post-production tools raises the question of their environmental footprint. We need to understand how post-production professionals can assume their ecological convictions by contributing actively and in a well-reasoned manner in the production of films with an ecological message.

Mots-clefs :

Video editing, post-production, documentary, environmentalism, ecologism, ecology, sustainability, environment, commitment, collective action.